

TIGHT BINDING BOOK

UNIVERSAL
LIBRARY

OU_220042

UNIVERSAL
LIBRARY



UNIVERSITY LIBRARY
OSMANIA UNIVERSITY



G 10758

220042

CLASSIQUES ILLUSTRÉS VAUBOURDOLLE

BALZAC
Les Paysans (Extraits).

Victor HUGO
Poésies choisies.

PÉGUY
Poésies.

G
842.4
C81H

G. 10758

P.
Pr
Corneille
Horace. 1935

POÈTES
XVI^e SIÈCLE

PROUST

poésies.

ABELAIS

poésies.

AGNÈS

1. Esther.

Iphigénie.

Phèdre.

Les Plaideurs

AN

BAUD

ROLLAND

MAINS

OMAN

ENART

SEAU

-SIMON

traits).

SAND

table.

ÉVIGNÉ

1.

INE

de la France

(Extraits).

RY

es.

JNY

2.

TAIRE

1285 XII

GAUTIER
Poésies choisies.

André GIDE
Pages choisies.

GIRAUDOUX
Pages choisies.

On ne badine pas avec
l'amour.
Poésies choisies. ●

PASCAL
Pensées et Opuscules (Frag-
ments).
Provinciales I, II, IV, XIII.

Le Siècle de Louis XIV
(Extraits).
Zaire.
Lettres choisies.
Contes (Extraits).

ZOLA
Pages choisies.

OSMANIA UNIVERSITY LIBRARY

Call No. 842.4 Accession No. G.10758
 C81H
Author · Corneille
Title Horace . 1935

This book should be returned on or before the date
last marked below.

**Tous droits de traduction, de reproduction
et d'adaptation réservés pour tous pays.
*Copyright by Librairie Hachette, 1935***

NOTICE SUR CORNEILLE

PIERRE CORNEILLE naquit à Rouen le 6 juin 1606. Il était fils d'un maître des eaux et forêts. Il fit d'excellentes études classiques au collège des Jésuites de sa ville natale, puis étudia le droit, et en 1624 acheta une charge d'avocat à la Table de Marbre de Rouen. Il ne plaida pas souvent, mais conserva sa charge jusqu'en 1650.

Une provinciale bel esprit le tourna vers la poésie, et les représentations de l'excellent acteur Mondory, qui se partageait alors entre Paris et Rouen, lui inspirèrent l'idée de faire une comédie, *Mélite*, qui fut jouée avec succès à Paris en 1629. Encouragé, Corneille continua par *Clitandre* (1632), *La Veuve* (1633), *LA Galerie du Valais* (1633), *La Suivante* (1634), *La Place royale* (1634). Toutes ces comédies qui avaient le mérite, nouveau alors, d'abandonner le Style artificiel des pastorales ou le langage grossier des farces pour reproduire la conversation des honnêtes gens eurent un grand succès, et valurent à leur auteur d'être présenté à Richelieu. Le Cardinal se piquait de littérature; il avait réuni quelques écrivains qui rédigeaient les pièces dont il donnait le plan. Corneille fit, avec Rotrou, Boisrobert, Colletet et L'Estoile, partie de cette société. Mais son génie trop indépendant ne put se plier longtemps à une telle discipline, et Richelieu le congédia en déclarant qu'il " n'avait pas l'esprit de suite ".

Corneille retourna travailler à Rouen. Il donna en 1635 sa première tragédie, *Médée*, et en 1636 *L'Illusion comique*, tragi-comédie. La même année, avec *Le Cid*, il s'élevait au-dessus de tous les auteurs de son temps, conquérait Paris et la province, donnait à la tragédie une formule nouvelle, celle d'être la *solution d'une crise morak*, et inaugurait une manière personnelle de la traiter, " en concevant une action *héroïque*, accomplie par des personnages ayant pour idéal le triomphe de la *volonté* sur l'instinct, et s'exprimant sans effort dans un Style *sublime* " (d'après Gêruzefc),

De 1636 à 1652, Corneille donna successivement *Horace* et *Cinna* (1640), *Polyeutie* (1643), *Pompée* (1644), tragédies, *Le Mentem* et *La Suite du menteur*, comédies (1644), *Rodogune* (1646), *Héraclius* (1647), *Andromède* et *Don Sanche a Aragon* (1650), *Nicomède* (1651), tragédies.

En 1647, il était entré à l'Académie française.

En 1652, l'échec de *Pertharite* le blessa profondément. Il renonça au théâtre, se retira à Rouen, s'occupa de sa famille (il s'était

marié en 1640 et avait six enfants), et traduisit en vers français *L'imitation de Jesus-Christ*.

Mais vers 1658 les sollicitations du surintendant Fouquet le ramenerent au theatre. En 1659 il donna *Œdipe*, piece faible, mais qui eut un grand succès. *Sertorius* (1662) fut également bien accueilli, mais les mauvais jours recommencèrent avec *Sophonkbe* (1663), *Othon* (1664), *Agisilas* (1666), *Attila* (1667). C'était le temps de la faveur de Quinault, des premiers succès de Racine (*Andromaque*, 1667) et de Molière (*Les Précieuses Ridicules*, 1659; *Tartuffe*, 1664-1669). *Tite et Bérénice* (1670), *Pulchérie* (1672), *Surina* (1674), accuserent Tirremediable declin de Corneille.

Les dix dernieres années de sa vie furent encore attristees par des chagrins domestiques (mort de deux de ses fils) et des embarras Bnanciers. La pension que le roi lui avait accordée était irrégulièrement payée, et Ton prétend même que Boileau aurait offert d'abandonner sa propre pension en faveur du vieux poète. Il mourut a Paris, le 1^{er} octobre 1684, et fut enseveli dans l'église Saint-Roch.

NOTICE SUR HORACE

LORS de la querelle du *Cid*, Corneille avait été traité de plagiaire pour avoir emprunté son sujet au drame espagnol de Guillen de Castro. Pour ne plus s'exposer à un tel reproche, il prit la donnée d'*Horace* dans un simple récit d'histoire.

Tite-Live (I, 23 et suiv.) raconte que, au temps du roi Tullus Hostilius, Albe et Rome, combattant pour la prééminence, avaient convenu de confier respectivement leur sort à trois champions; la ville dont les représentants seraient vaincus devait reconnaître les lois de sa rivale. Du côté des Romains, trois frères, les Horaces, furent choisis; du côté des Albains, trois frères également, les Curiaces. Au premier choc, les trois Curiaces sont blessés et deux des Horaces sont tués. Voyant ses frères morts, le dernier des Horaces prend la fuite. Déjà les Albains se croient vainqueurs, mais la fuite d'Horace n'était qu'un stratagème pour diviser la poursuite de ses trois adversaires inégalement blessés. Dès qu'il les voit séparés, il se retourne, et n'ayant plus affaire qu'à un seul ennemi à la fois, il triomphe successivement des trois Curiaces. Après avoir ainsi assuré la victoire de Rome, il rentre chez lui; mais voyant sa sœur, fiancée à l'un des Curiaces, se désespérer et maudire sa victoire, il la tue. Condamné à mort par les juges de Tullus Hostilius, il en appelle au peuple; son vieux père prononce en sa faveur un émouvant plaidoyer, et Horace est absous.

De cette narration, Corneille a su tirer un drame. Il a inventé le personnage de Sabine, sœur des Curiaces et femme d'un des Horaces, renforçant ainsi les liens qui unissaient les deux familles avant le combat, et créant la plus poignante des situations. Il a eu l'art incroyable de tenir pendant quatre actes le spectateur anxieux du résultat final, en ménageant habilement les péripéties du combat fratricide, et il a amené un coup de théâtre magnifique en supposant une méprise du vieil Horace, à qui Julie vient raconter la lutte qu'elle croit terminée par la fuite d'Horace. Enfin, à la rivalité entre deux peuples, il a superposé la rivalité entre deux passions, l'amour et le patriotisme. Le cinquième acte seul, consacré aux plaidoyers et au jugement, est monotone et froid, mais non pas inutile : il absout Horace, meurtrier de sa sœur, et consacre ainsi la victoire de la patrie sur la famille, du dévouement, même inhumain, à la cause publique, sur l'amour même légitime. •

Horace fut représenté au début de 1640. Corneille y travaillait depuis 1637, mais la querelle du *Cid* l'avait empêché de donner sa pièce plus tôt. Elle fut accueillie avec faveur.

PETIT VOCABULAIRE DE LA TRAGÉDIE DE CORNEILLE

La tragédie du xvii^e siècle, comme tout genre fortement constitué, possède une langue qui lui est propre. Celle-ci n'est autre que la langue générale de l'époque, avec une prédilection marquée pour certains tours, certaines expressions, un certain ton.

Dans la langue générale du xvii^e siècle, on remarquera la richesse du vocabulaire psychologique et intellectuel, c'est-à-dire l'abondance des mots qui servent à exprimer des sentiments, des dispositions morales, des idées abstraites. On notera également que certains mots avaient un sens plus fort que dans la langue actuelle; d'autres un sens plus large ou, au contraire, plus restreint. Un grand nombre de termes empruntaient à l'étymologie latine ou à l'usage du vieux français une signification qui s'est, depuis, affaiblie ou effacée.

En outre, la noblesse du genre tragique, la place qu'y tenaient la galanterie et l'amour, l'influence de la société polie et précieuse dont le poète recherchait les suffrages lui imposaient certaines habitudes de langage, notamment l'emploi de tournures métaphoriques consacrées, dans lesquelles il ne faut pas chercher d'images concrètes et qui n'étaient que des façons de parler.

Il est bon, avant d'aborder la lecture d'une tragédie classique, de se familiariser avec le vocabulaire spécial du genre afin de n'être pas arrêté à chaque vers par des difficultés de langage qui obligeraient le lecteur à quitter le texte pour les notes. Nous avons réuni ci-dessous les mots et les expressions les plus usités dans les tragédies de Corneille dont le sens s'est modifié depuis le xvii^e siècle.

adorer : aimer passionnément.

affreux : qui cause une terreur comparable aux *affres* (grand effroi) de la mort.

alarmes : périls de la guerre.

amant : celui qui aime et est aimé.

amitié : tendresse, amour.

amoureux : celui qui aime et n'est pas

aimé.

caractère : titre naturel ou légal qui donne telle ou telle qualité.

charme : effet ou remède magique.

Conseil : résolution.

confiance : fermeté d'âme qui résiste aux coups du sort.

consulter : délibérer, hésiter.

compte, compter : compter.

content : dont les desirs sont satisfaits

courage : cœur, dispositions morales.
déplaisir : grave douleur morale.

déplorable : dont l'état mérite des pleurs.

discours : propos.

dompter : vaincre, soumettre.

effet : réalisation, action (par opposition aux paroles).

en effet : en réalité.

embrasé : rempli d'un amour ardent.

embrasser : serrer dans ses bras.

ennui : très grave affliction, désespoir.

ensemble : en même temps.

envier : refuser (quelque chose à quelqu'un).

esprits : principes vitaux, dans l'ancienne médecine; *repandre ses esprits* : revenir à soi.

estomac : poitrine.

étonner : paralyser de Stupeur, comme ferait un coup de tonnerre.

feu : ardeur amoureuse.

fier : cruel.

flamme : ardeur amoureuse.

flatter : entretenir quelqu'un dans une illusion agréable.

se flatter : se faire illusion.

foi : promesse solennelle, serments; promesse d'amour.

funeste : qui cause la mort ou en donne l'idée.

gêne, gêner : torture, torturer.

généreux : qui a l'âme noble.

gloire : honneur, bonne réputation d'une femme.

hasard : danger.

heur : bonheur

bynen; bymenée : mariage-

intéresser (s') : prendre parti.

liens : ce qui met dans la dépendance d'une personne aimée.

lois : autorité exercée par quelqu'un; empire qu'une femme exerce sur un homme.

lors : alors.

magnanime : qui a des sentiments nobles.

maîtresse : personne aimée qu'on recherche en mariage.

manie : folie furieuse.

mouvements : agitations de l'âme produites par une passion.

nœud : union; liens du mariage.

nourri : élevé, formé.

objet : 1° ce qui est placé devant les yeux, ce qui frappe la vue; 2° personne aimée.

perfide : qui manque à la foi jurée.

proposer : mettre en avant.

province : état, royaume.

querelle : cause, parti de quelqu'un.

ravir : entraîner par un sentiment d'admiration ou d'amour.

résoudre (quelqu'un à faire quelque chose) : le décider.

sang : race, famille (ancêtres ou descendants).

soin : souci, prévenances amoureuses.

soutenir : faire honneur à, défendre.

succès : résultat, issue (bonne ou mauvaise).

temps (prendre son) : choisir le moment favorable.

tourment : vive douleur morale.

trait : action qui manifeste un sentiment.

transport : mouvement violent de l'âme.

travaux : faits de guerre, exploits.

vertu : valeur, bravoure; énergie morale.

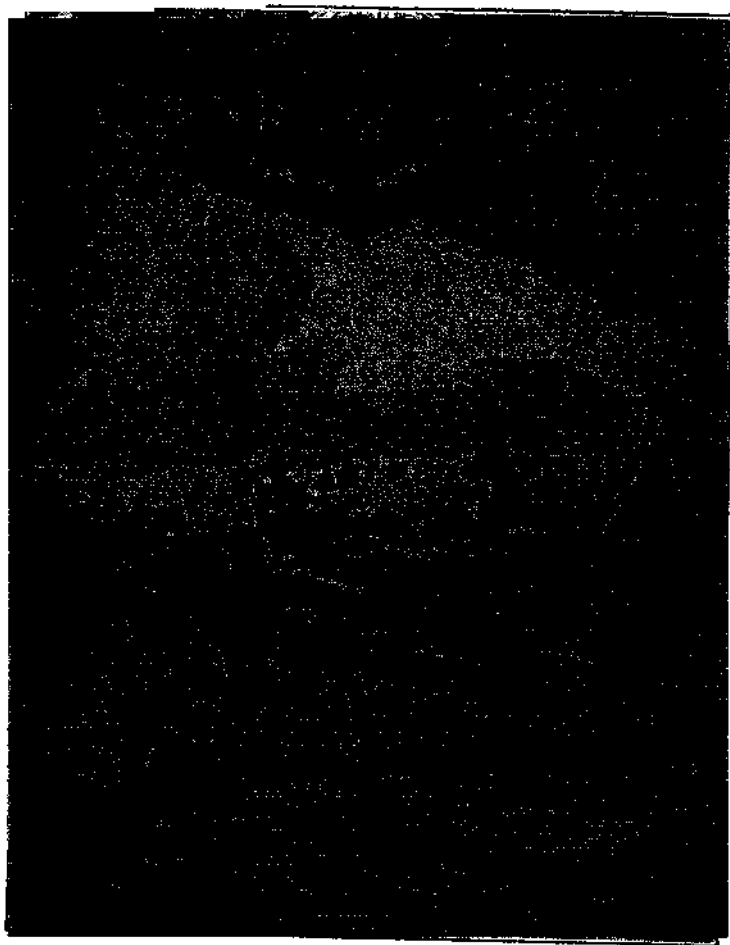
DÉDICACE DE CORNEILLE A MONSEIGNEUR
LE CARDINAL DUC DE RICHELIEU

MONSEIGNEUR,

Je n'aurois jamais eu la témérité de présenter à VOTRE ÉMINENCE ce mauvais portrait d'Horace, si je n'eusse considéré qu'après tant de bienfaits que j'ai reçus d'elle, le silence où¹ mon respect m'a retenu jusqu'à présent passeroit pour ingratitude, et que quelque juste défiance que j'aie de mon travail, je dois avoir encore plus de confiance en votre bonté. C'est d'elle que je tiens tout ce que je suis; et ce n'est pas sans rougir que pour toute reconnaissance, je vous fais un présent si peu digne de vous, et si peu proportionné à ce que je vous dois. Mais, dans cette confusion, qui m'est commune avec tous ceux qui écrivent, j'ai cet avantage qu'on ne peut, sans quelque injustice, condamner mon choix, et que ce généreux² Romain, que je mets aux pieds de V. Ém., eût pu paroître devant elle avec moins de honte, si les forces de l'artisan eussent répondu à la dignité de la matière. J'en ai pour garant l'auteur dont je l'ai tirée³, qui commence à décrire cette fameuse histoire par ce glorieux éloge, " qu'il n'y a presque aucune chose plus noble dans toute l'antiquité ". Je voudrois que ce qu'il a dit de l'astion se pût dire de la peinture que j'en ai faite, non pour en tirer plus de vanité, mais seulement pour vous offrir quelque chose un peu moins indigne de vous être offert. Le sujet étoit capable⁴ de plus de grâces s'il eût été traité d'une main plus savante; mais du moins il a reçu de la mienne toutes celles qu'elle étoit capable de lui donner, et qu'on pouvoit raisonnablement attendre d'une muse de province⁵, qui n'étant pas assez heureuse pour jouir souvent des regards de V. Ém., n'a pas les mêmes lumières à⁶ se conduire qu'ont celles qui en sont continuellement éclairées. Et certes, MONSEIGNEUR, ce changement visible qu'on remarque en mes ouvrages depuis que j'ai l'honneur d'être à V. Ém.⁷, qu'est-ce autre chose qu'un effet des grandes idées qu'elle m'inspire, quand elle daigne souffrir que je lui rende mes devoirs ? et à quoi peut-on attribuer ce qui s'y mêle de mauvais, qu'⁸aux teintures grossières que je reprends quand je demeure abandonné à ma propre foiblesse ? Il faut, MONSEIGNEUR, que tous ceux qui donnent leurs veilles au théâtre publient hautement avec moi que

1. Où : dans lequel. — 2. Généreux : noble, magnanime. — 3. 1, historien latin Tite-Live, livre I, chap. 23 et suiv. — 4. Capable de : susceptible de recevoir. — 5. Corneille habitait

Rouen; ce n'est qu'en 1662 qu'il vint se fixer à Paris. — 6. A : pour. — 7. Etre à V. E. : recevoir une pension de Votre Eminence. — 8. Que : sinon.



FRONTISPICE DE L'ÉDITION DES HORACES DE 1641, DESSINÉ PAR LE BRUN. (B. N.)

A MONSEIGNEUR LE CARDINAL DE RICHELIEU. 11

nous vous avons deux obligations très signalées : l'une, d'avoir ennobli le but de l'art; l'autre, de nous en avoir facilité les connoissances. Vous avez ennobli le but de l'art, puisqu'au lieu de celui de plaire au peuple que nous prescrivent nos maîtres, et dont les deux plus honnêtes gens de leur siècle, Scipion et Lselie¹, ont autrefois protesté² de se contenter, vous nous avez donné celui de vous plaire et de vous divertir; et qu'ainsi nous ne rendons pas un petit service à l'État, puisque, contribuant à vos divertissements, nous contribuons à l'entretien d'une santé qui lui est si précieuse et si nécessaire. Vous nous en avez facilité les connoissances, puisque nous n'avons plus besoin d'autre étude pour les acquérir que d'attacher nos yeux sur V. Ém., quand elle honore de sa présence et de son attention le récit de nos poèmes. C'est là que lisant sur son visage ce qui lui plaît et ce qui ne lui plaît pas, nous nous instruisons avec certitude de ce qui est bon et de ce qui est mauvais, et tirons des règles infaillibles de ce qu'il faut suivre et de ce qu'il faut éviter; c'est là que j'ai souvent appris en deux eures ce que mes livres n'eussent pu m'apprendre en dix ans; c'est là que j'ai puisé ce qui m'a valu l'applaudissement du public; et c'est là que avec votre faveur j'espère puiser assez pour être un jour une œuvre digne de vos mains. Ne trouvez donc pas mauvais. MONSEIGNEUR, que pour vous remercier de ce que l'ai de réputation, dont je vous suis entièrement redevable, j'emprunte quatre vers d'un autre Horace³ que celui que je vous présente et que je vous exprime par eux les plus véritables sentiments de mon âme :

*Totum munere hoc tui est
Quod monstror digito prætereuntium,
Scenæ non levis artifex ;
Quod spiro et placeo, sip/aceo, tuum est*⁴

Je n'ajouterai qu'une vérité à celle-ci, en vous suppliant de croire que je suis et serai toute ma vie, très passionnément,

MONSEIGNEUR,

DE V. Ém.,

Le très humble, très obéissant
et très fidèle serviteur,

CORNEILLE.

x. Scipion Emilien et Laelius, honnêtes gens, c'est-à-dire esprits cultivés, qui passaient pour avoir collaboré avec le poète comique latin Térence. — a. *Protesté de* : affirmé. — 3. Horace, poète lyrique, satirique et didactique latin (1^{er} siècle av. J.-C.)

— 4. " C'est par un pur effet de ta faveur que les passants me montrent du doigt comme un maître de l'art dramatique. Si je respire et si je plais, — s'il est vrai que je plais, — c'est à toi que je le dois. " (Horace, *Odes*, IV, III, 21-24.)

EXAMEN P'HORACE

PAR CORNEILLE

(1660)

C'est une croyance assez générale que cette pièce pourroit passer pour la plus belle des miennes, si les derniers actes répondoient aux premiers. Tous veulent que LA MORT DE CAMILLE en gâte la fin, et j'en demeure d'accord; mais je ne sais si tous en savent la raison. On l'attribue communément à ce qu'on voit cette mort sur la scène; ce qui seroit plutôt la faute de l'actrice que la mienne, parce que, quand elle voit son frère mettre l'épée à la main, la frayeur, si naturelle au sexe¹, lui doit faire prendre la fuite, et recevoir le coup derrière le théâtre, comme je le marque dans cette impression². D'ailleurs, si c'est une règle de ne le point ensanglanter, elle n'est pas du temps d'Aristote, qui nous apprend que pour émouvoir puissamment il faut de grands déplaisirs³, des blessures et des morts en spectacle. Horace ne veut pas que nous y hasardions les événements trop dénaturés, comme de Médée qui tue ses enfants; mais je ne vois pas qu'il en fasse une règle générale pour toutes sortes de morts, ni que l'emportement d'un homme passionné pour sa patrie, contre une sœur qui la maudit en sa présence avec des imprécations horribles, soit de même nature que la cruauté de cette mère. Sénèque l'⁴ expose aux yeux du peuple, en dépit d'Horace; et chez Sophocle, Ajax ne se cache point au spectateur lorsqu'il se tue. L'adoucissement que j'apporte dans le second de ces discours pour rectifier la mort de Clytemnestre⁵ ne peut être propre ici à celle de Camille. Quand elle s'enfermeroit d'elle-même par désespoir en voyant son frère l'épée à la main, ce frère ne iaisseroit pas d'être criminel de l'avoir tirée contre elle, puisqu'il n'y a point de troisième personne sur le théâtre à qui il pût adresser le coup qu'elle recevroit, comme peut faire Oreste à Egisthe. D'ailleurs l'histoire est trop connue pour retrancher le péril qu'il court d'une mort infâme après l'avoir tuée; et la défense que lui prête son père pour obtenir sa grâce n'auroit plus de lieu, s'il demeurait innocent. Quoi qu'il en soit, voyons si cette action n'a

1. Au sexe féminin. — 2. Impression: édition. — 3. Déplaisirs : afflictions. — 4. V : la cruauté de Médée. — 5. Dans le *Discours sur la tragédie*, Cor-

neille dit qu'Oreste ne devrait tuer qu'involontairement sa mère Clytemnestre, qui se serait jetée entre Egisthe et lui.

pu causer la chute¹ de ce poème¹ que par là, et si elle n'a point d'autre irrégularité que de blesser les yeux.

Comme je n'ai point accoutumé de dissimuler mes DÉFAUTS, j'en trouve ici deux ou trois assez considérables. Le premier est que cette ACTION, qui devient la principale de la pièce, est MOMENTANÉE, et n'a point cette juste grandeur que lui demande Aristote, et qui consiste en un commencement, un milieu et une fin. Elle surprend tout d'un coup; et toute la préparation que j'y ai donnée par la peinture de la vertu farouche d'Horace et par la défense qu'il fait à sa sœur de regretter qui que ce soit, de lui ou de son amant, qui meure au combat, n'est point suffisante pour faire attendre à un emportement si extraordinaire, et servir de commencement à cette action.

Le second défaut est que cette mort fait une ACTION DOUBLE, par le second péril où tombe Horace après être sorti du premier. L'unité de péril d'un héros dans la tragédie fait l'unité d'action; et quand il en est garanti, la pièce est finie, si ce n'est que³ la sortie même de ce péril l'engage si nécessairement dans un autre, que la liaison et la continuité des deux n'en fasse qu'une action; ce qui n'arrive point ici, où Horace revient triomphant, sans aucun besoin de tuer sa sœur, ni même de parler à elle; et l'action seroit suffisamment terminée à sa victoire. Cette chute d'un péril en l'autre, sans nécessité, fait ici un effet d'autant plus mauvais, que d'un péril public, où il y va de tout l'État, il tombe en un péril particulier, où il n'y va que de sa vie, et pour dire encore plus, d'un péril illustre, où il ne peut succomber que glorieusement, en un péril infâme, dont il ne peut sortir sans tache.

Ajoutez, pour troisième imperfection, que Camille, qui ne tient que le second rang dans les trois premiers actes, et y laisse le premier à Sabine, prend le premier en ces deux derniers, où cette Sabine n'est plus considérable, et au'ainsi s'il y a égalité dans les mœurs⁴, il n'y en a point dans la dignité des personnages, où se doit étendre ce précepte d'Horace :

Servetur ad imum

Qualis ab incepto procès serit, et sibi constet⁵.

Ce défaut en Rodélinde a été une des principales causes du mauvais succès de *Pertbarite*, et je n'ai point encore vu sur nos théâtres cette INÉGALITÉ DE RANG EN UN MÊME ACTEUR, qui n'ait

1. Le mot *chute* semble^a exagéré; Horace fut accueilli avec faveur.

— 2. *Ce poème* : cette tragédie. —

3. *Si te n'est que* : à moins que. —

4. *Mœurs* : caractères. — 5. " Que le

personnage soit maintenu jusqu'à la fin tel qu'il aura paru dès le commencement, et qu'il soit constant avec lui-même. " (*Art, poët.*, v. 126-137.)

produit un très méchant effet. Il seroit bon d'en établir une règle inviolable.

Du côté du TEMPS, l'action n'est point trop pressée, et n'a rien qui ne me semble vraisemblable. Pour le LIEU, bien que l'unité y soit exacte, elle n'est pas sans quelque contrainte. Il est constant qu'Horace et Curiace n'ont point de raison de se séparer du reste de la famille pour commencer le second acte; et c'est une adresse de théâtre de n'en donner aucune, quand on n'en peut donner de bonnes. L'attachement de l'auditeur à l'action présente, souvent ne lui permet pas de descendre à l'examen sévère de cette justesse, et ce n'est pas un crime que de s'en prévaloir pour l'éblouir, quand il est malaisé de le satisfaire.

LE PERSONNAGE DE SABINE est assez heureusement inventé, et trouve sa vraisemblance aisée dans le rapport à l'histoire, qui marque assez d'amitié et d'égalité entre Tes deux familles pour avoir pu faire cette double alliance.

Elle ne sert pas davantage à l'action que l'Infante à celle du *Cid*, et ne fait que de se laisser toucher diversement, comme elle, à¹ la diversité des événements. Néanmoins on a généralement approuvé celle-ci, et condamné l'autre. J'en ai cherché la raison, et j'en ai trouvé deux. L'une est la liaison des scènes, qui semble, s'il m'est permis de parler ainsi, incorporer Sabine dans cette pièce, au lieu que, dans *Le Cid*, toutes celles de l'Infante sont détachées, et paroissent hors œuvre :

...*Tantum séries juncturaque pollet*² !

L'autre, qu'ayant une fois posé Sabine pour femme d'Horace, il est nécessaire que tous les incidents de ce poème lui donnent les sentiments qu'elle en témoigne avoir, par l'obligation qu'elle a de prendre intérêt à ce qui regarde son mari et ses frères, mais l'Infante n'est point obligée d'en prendre aucun en ce qui touche le *Cid*; et si elle a quelque inclination secrète pour lui, il n'est point besoin qu'elle en fasse rien paroître, puisqu'elle ne produit aucun effet.

L'ORACLE qui est proposé au premier acte³ trouve son vrai sens à la conclusion du cinquième⁴. Il semble clair d'abord, et porte l'imagination à un sens contraire, et je les aimerois mieux de cette sorte sur nos théâtres, que ceux qu'on fait entièrement obscurs, parce que la surprise de leur véritable effet en est plus belle. J'en ai usé ainsi encore dans l'*Andromède* et dans l'*Œdipe*. Je ne dis pas la même chose des songes, qui peuvent faire encore un grand ornement dans la protase⁵, pourvu qu'on ne s'en serve

l'A : par. — 2. " Tant a de force *I poët.*, v. 242.) — 3. Cf. v. 187 et stiv.— la liaison et l'union! " (Horace, *Art I* 4. Cf. v. 1782.--3. *Protase*: exposition.

pas souvent. Je voudrais qu'ils eussent l'idée de la fin véritable de la pièce, mais avec quelque confusion qui n'en permît pas l'intelligence entière. C'est ainsi que je m'en suis servi deux fois, ici¹ et dans *Polyeucte*², mais avec plus d'éclat et d'artifice dans ce dernier poème, où il marque toutes les particularités de l'événement, qu'en celui-ci, où il ne fait qu'exprimer une ébauche tout à fait informe de ce qui doit arriver de funeste.

Il passe pour constant que le second acte est un des plus pathétiques qui soient sur la scène, et le troisième un des plus artificieux³. Il est soutenu de⁴ la seule NARRATION de la moitié DU COMBAT des trois frères, qui est coupée très heureusement pour laisser Horace le père dans la colère et le déplaisir⁵, et lui donner ensuite un beau retour à la joie dans le quatrième. Il a été à propos, pour le jeter dans cette erreur, de se servir de l'impatience d'une femme qui subit brusquement sa première idée, et présume le combat achevé parce qu'elle a vu deux des Horaces par terre, et le troisième en fuite. Un homme, qui doit être plus posé et plus judicieux, n'eût pas été propre à donner cette fausse alarme : il eût dû prendre plus de patience, afin d'avoir plus de certitude de l'événement, et n'eût pas été excusable de se laisser emporter si légèrement par les apparences à présumer le mauvais succès d'un combat dont il n'eût pas vu la fin.

Bien que LE ROI n'y paraisse qu'au cinquième, il y est mieux dans sa dignité que dans *Le Cid*, parce qu'il a intérêt pour tout son État dans le reste de la pièce; et bien qu'il n'y parle point, il ne laisse pas d'y agir comme roi. Il vient aussi dans ce cinquième comme roi qui veut honorer par cette visite un père dont les fils lui ont conservé sa couronne et acquis celle d'Albe au prix de leur sang. S'il y fait l'office du juge, ce n'est que par accident; et il le fait dans ce logis même d'Horace, par la seule contrainte qu'impose la règle de l'unité de lieu. Tout ce cinquième est encore une des causes du peu de satisfaction que laisse cette tragédie : il est tout en plaidoyers, et ce n'est pas là la place des harangues ni des longs discours; ils peuvent être supportés en un commencement de pièce, où l'action n'est pas encore échauffée; mais LE CINQUIÈME ACTE doit plus agir que discourir. L'attention de l'auditeur, déjà lassée, se rebute de ces conclusions qui traînent et tirent la fin en longueur.

Quelques-uns⁶ ne veulent pas que VALÈRE y soit un digne accusateur d'Horace, parce que dans la pièce il n'a pas fait voir assez de passion pour Camille ; à quoi je répons que ce n'est pas à dire

1. Cf. v. 215 et suiv. — 2. Cf. acte I, scène in. — 3. *Artificieux* : habilement fait. — 4. *De* : par. — 5. *Déplai-*

sir : cf. p. 12, n. 3. — 6 Allusion aux critiques de l'abbé d'Aubignac dans *sa Pratique du théâtre* (1657).

qu'il n'en eût une très forte, mais qu'un amant mal voulu ne pouvoit se montrer de bonne grâce à sa maîtresse dans le jour qui la rejoignoit à un amant aimé. Il n'y avoit point de place pour lui au premier acte, et encore moins au second; il failoit qu'il tint son rang à l'armée pendant le troisième; et il se montre au quatrième, sitôt que la mort de son rival fait quelque ouverture à son espérance : il tâche à¹ gagner les bonnes grâces du père par la commission qu'il prend du Roi de lui apporter les glorieuses nouvelles de l'honneur que ce prince lui veut faire; et par occasion il lui apprend la victoire de son fils, qu'il ignoreit. Il ne manque pas d'amour durant les trois premiers actes, mais d'un temps propre à le témoigner; et dès la première scène de la pièce, il paroît bien qu'il rendoit assez de soins² à Camille, puisque Sabine s'en alarme pour son frère. S'il ne prend pas le procédé de France, il faut considérer qu'il est Romain, et dans Rome, où il n'auroit pu entreprendre un duel contre un autre Romain sans faire un crime d'État, et que j'en aurois fait un de théâtre³, si j'avois habillé un Romain à la française.

1.. A : de. — 2. Soins : témoignages I cour. — 3. Un de théâtre : Un crime amoureux. *Rendre des soins* : faire la | *de théâtre*.

PERSONNAGES

TULLE¹, roi de Rome.

LE VIEIL HORACE, chevalier romain.

HORACE, son fils.

CURIACE, gentilhomme² d'Albe, amant³ de Camille.

VALÈRE, chevalier romain, amoureux³ de Camille.

SABINE, femme d'Horace et sœur de Curiace.

CAMILLE, amante de Curiace et sœur d'Horace,

JULIE, dame romaine, confidente de Sabine et de Camille.

FLAVIAN, soldat de l'armée d'Albe.

PROCULE, soldat de l'armée de Rome.

*La scène est à Rome,
dans une salle de la maison d'Horace.*

x. *Tulle* est le nom latin *Tullus* francisé par Corneille, suivant l'usage du xvii^e siècle. — 2. *Curiace* appartenait à une famille patricienne. —

3 Dans la langue du xvii^e siècle : *amant*, celui qui aime et qui est aimé; *amoureux*, celui qui aime et n'est pas aimé.

HORACE

TRAGÉDIE

(1640)

ACTE I

SCÈNE PREMIÈRE. — SABINE, JULIE.

SABINE.

Approuvez ma foiblesse, et souffrez ma douleur;
Elle¹ n'est que trop juste en un si grand malheur :
Si près de² voir sur soi fondre de tels orages,
L'ébranlement sied bien aux plus fermes courages³;
Et l'esprit le plus mâle et le moins abattu 5
Ne sauroit sans désordre⁴ exercer sa vertu⁵.
Quoique le mien s'étonne⁶ à ces rudes alarmes,
Le trouble de mon cœur ne peut rien sur mes larmes⁷,
Et parmi les soupirs qu'il pousse vers les cieus,
Ma constance⁸ du moins règne ençor sur mes yeux. 10
Quand on arrête là les déplaisirs⁹ d'une âme,
Si Ton fait naoins qu'un homme, on fait plus qu'une femme.
Commander à ses pleurs en cette extrémité,
Cest montrer, pour le sexe¹⁰, assez de fermeté.

JULIE.

C'en est peut-être assez pour une âme commune, 15
Qui du moindre péril se fait une infortune;
Mais de cette foiblesse un grand cœur est honteux;
Il ose espérer tout dans un succès¹¹ douteux.

1. *Elle*, au singulier, représente aussi bien *foiblesse* que *douleur*. — 2. *Si près de* : quand on est tellement près de. — 3. *Courages* : cteurs. — 4. *Désordre* : trouble intérieur et moral. — 5. *Exercer sa vertu* : mettre en œuvre sa force d'âme. — 6. *S'étonne* : soit consterné comme s'il était frappé

par le tonnerre). — 7. *Ne peut rien sur mes larmes* : ne peut me forcer à pleurer. — 8. *Constance* : force d'âme. — 9. *Déplaisirs* : douleurs, chagrins violents. — 10. *Le sexe* : le sexe féminin. — 11. *Succès* : issue d'une affaire (bonne ou mauvaise). *Dans un succès douteux* : quand l'issue est douteuse.

Les deux camps sont rangés au pied de nos murailles;
 Mais Rome ignore encor comme¹ on perd des batailles. 20
 Loin de trembler pour elle, il lui faut applaudir² :
 Puisqu'elle va combattre, elle va s'agrandir.
 Bannissez, bannissez une frayeur si vaine,
 Et concevez des vœux dignes d'une Romaine.

SABINE.

Je suis Romaine, hélas ! puisqu'Horace est Romain; 25
 J'en ai reçu le titre en recevant sa main;
 J'ai fait ce nœud me tiendrait en esclave enchaînée,
 S'il m'empêchoit de voir en quels lieux je suis née.
 Albe, où j'ai commencé de³ respirer le jour⁴,
 Albe, mon cher pays, et mon premier amour; 30
 Lorsqu'entre nous et toi je vois la guerre ouverte,
 Je crains notre victoire autant que notre perte⁵.

Rome, si tu te plains que c'est là te trahir,
 Fais-toi des ennemis que je puisse haïr.
 Quand je vois de tes murs leur armée et la nôtre, 55
 Mes trois frères dans l'une, et mon mari dans l'autre,
 Puis-je former des vœux, et sans impiété
 Importuner le ciel pour ta félicité ?
 Je sais que ton État, encore en sa naissance,
 Ne sauroit, sans la guerre, affermir sa puissance; 40
 Je sais qu'il doit s'accroître, et que tes grands destins
 Ne le borneront pas chez les peuples latins;
 Que les Dieux t'ont promis l'empire de la terre,
 Et que tu n'en⁶ peux voir l'effet⁷ que par la guerre :
 Bien loin de m'opposer à cette noble ardeur 45
 Qui suit⁸ l'arrêt des Dieux et court à ta grandeur,
 Je voudrais déjà voir tes troupes couronnées⁹,
 Et d'un pas victorieux franchir les Pyrénées.
 Va jusqu'en l'Orient pousser tes bataillons;
 Va sur les bords du Rhin planter tes pavillons¹⁰; 50
 Fais trembler sous tes pas les colonnes d'Hercule¹¹ :
 Mais respecte une ville à qui tu dois Romule¹².
 Ingrate, souviens-toi que du sang de ses rois

1. *Comme* : comment. — 2. *Il lui faut applaudir* : il faut l'applaudir. *Applaudir* à était une construction très usitée au XVII^e siècle. — 3. *J'ai commencé de* : j'ai commencé à. — 4. *Respirer le jour* : respirer l'air de la vie, voir la lumière. — 5. *Perte* : défaite, ruine. — 6. *En* : se rapporte à l'idée de promesse contenue dans *Vont promis* du vers

précédent. — 7. *L'effet* : la réalisation. — 8. *Qui suit* : qui est en conformité avec. — 9. *Couronnées* des lauriers de la victoire. — 10. *Pavillons* : primitivement, tentes, puis étendards. — 11. *Les colonnes d'Hercule* : le détroit de Gibraltar. — 12. *Romulus*, fils de Rhéa Silvia, fille de Numitor, roi d'Albe.

Tu tiens ton nom, tes murs, et tes premières lois.
 Albe est ton origine : arrête, et considère j5
 Que tu portes le fer dans le sein de ta mère.
 Tourne ailleurs les efforts de tes bras triomphants;
 Sa joie éclatera dans l'heur¹ de ses enfants,
 Et se laissant ravir à² l'amour maternelle³,
 Ses vœux seront pour toi, si tu n'es plus contre elle. 60

JULIE.

Ce discours me surprend, vu que depuis le temps
 Qu'⁴on a contre son peuple⁵ armé nos combattants,
 Je vous ai vu pour elle autant d'indifférence
 Que si d'un sang romain vous aviez pris naissance. 65
 J'admirois la vertu qui réduisoit⁶ en vous
 Vos plus chers intérêts à ceux de votre époux;
 Et je vous consolais au milieu de vos plaintes,
 Comme si notre Rome eût fait⁷ toutes vos craintes.

SABINE.

Tant qu'on ne s'est choqué⁸ qu'en de légers combats,
 Trop foibles pour jeter un des partis à bas, 70
 Tant qu'un espoir de paix a pu flatter⁹ ma peine,
 Oui, j'ai fait vanité¹⁰ d'être toute Romaine.
 Si j'ai vu Rome heureuse avec quelque regret,
 Soudain¹¹ j'ai condamné ce mouvement¹² secret;
 Et si j'ai senti, dans ses destins contraires, 75
 Quelque maligne¹³ joie en faveur de mes frères,
 Soudain, pour l'étouffer rappelant ma raison,
 J'ai pleuré quand la gloire entroit dans leur maison.
 Mais aujourd'hui qu'il faut que Tune ou l'autre tombe,
 Qu'Albe devienne esclave, ou que Rome succombe, 80
 Et qu'après la bataille il ne demeure plus
 Ni d'obstacle aux vainqueurs, ni d'espoir aux vaincus,
 J'aurois pour mon pays une cruelle haine,
 Si je pouvois encore être toute Romaine,
 Et si je demandois votre triomphe aux Dieux, 85
 Au prix de tant de sang qui m'est si précieux.
 Je m'attache un peu moins aux intérêts d'un homme :
 Je ne suis point pour Albe, et ne suis plus pour Rome :
 Je crains pour l'une et l'autre en ce dernier effort^{1*},

1. *Heur* : bonheur. — 2. *A* : par. —
 3. *Amour* : était souvent féminin au
 xvii^e siècle. — 4. *Le temps que* : le
 temps où. — 5. *Son peuple* : le peuple
 albin. — 6. *Réduisoit* : ramenait,
 restreignait. — 7. *Fait* : causé, fait
 naître. — 8. *Choqué* : heurté. —

9. *Flatter* : adoucir. — 10. *Faire vanité* :
 être fier, se faire gloire. — 11. *Soudain* :
 aussitôt. — 12. *Mouvement* : impul-
 sion intérieure, sentiment qui ébranle
 l'âme. — 13. *Maligne* : contraire à mon
 devoir. — 14. *Effort* : mise en œuvre
 de toutes les forces dont on dispose.

Et serai du parti qu'affligera¹ le sort. 90
 Égale à² tous les deux jusques à la viâoire,
 Je prendrai part aux maux sans en prendre à la gloire;
 Et je garde, au milieu de tant d'âpres³ rigueurs,
 Mes larmes aux⁴ vaincus, et ma haine aux vainqueurs.

JULIE.

Qu'on voit naître souvent de pareilles traverses⁵, 95
 En des esprits divers, des passions diverses⁶ !
 Et qu'à nos yeux Camille agit bien autrement !
 Son frère est votre époux, le vôtre est son amant⁷;
 Mais elle voit d'un œil bien différent du vôtre
 Son sang⁸ dans une armée, et son amour dans l'autre. 100

Lorsque vous conserviez un esprit tout romain,
 Le sien irrésolu, le sien tout incertain,
 De la moindre mêlée appréhendoit l'orage,
 De tous les deux⁹ partis déteétoit¹⁰ l'avantage,
 Au malheur des vaincus donnoit toujours ses pleurs, 105
 Et nourrissoit ainsi d'éternelles douleurs.
 Mais hier, quand elle sut qu'on avoit pris journée¹¹,
 Et qu'enfin la bataille alloit être donnée¹²,
 Une soudaine joie éclatant sur son front...

SABINE.

Ah ! aue je crains, Julie, un changement si prompt ! 110
 Hier dans¹³ sa belle humeur elle entretenit¹⁴ Valère;
 Pour ce rival, sans doute, elle quitte mon frère;
 Son esprit, ébranlé par les objets présents,
 Ne trouve point d'absent aimable après deux ans.
 Mais excusez l'ardeur d'une amour¹⁵ fraternelle; 115
 Le soin¹⁶ que j'ai de lui me fait craindre tout d'elle¹⁷;
 Je forme des soupçons d'un trop léger sujet¹⁸ ;
 Près d'un jour si funeste on change peu d'objet¹⁹;
 Les âmes rarement sont de nouveau blessées²⁰,
 Et dans un si grand trouble on a d'autres pensées; 120
 Mais on n'a pas aussi²¹ de si doux entretiens,
 Ni de contentements qui soient pareils aux siens.

1. *Affliger* : jeter à terre, abattre. — 2. *Égale à* : impartiale pour. — 3. *Après* : rudes, violentes. — 4. *Aux* : pour les. — 5. *Traverses* : obstacles. — 6. Le sens est : on voit souvent que les mêmes malheurs font naître, en des esprits différents, des sentiments différents. — 7. *A mant* : fiancé. — 8. *Son sang* : sa famille, son frère. — 9. *De tous Us deux* : des deux. — 10. *Déteétoit* : maudissait. — 11. *Pris*

journée : pris jour, fixé un jour. — 12. *Donnée* : livrée. — 13. *Dans* : étant en. — 14. *Entretenir* : converser avec. — 15. *Amour* : cf. v. 59. — 16. *Le soin* : le souci. — 17. *Lui* : mon frère; *elle* : Camille. — 18. *D'un sujet* : d'après un motif. — 19. *Objet* : personne aimée, dans le langage galant du xvii^e siècle. — 20. *Blessées* : atteintes d'une passion nouvelle. — 21. *A ussi* : non plus (dans une proposition négative).

JULIE.

Les causes, comme à vous, m'en¹ semblent fort obscures;
 Je ne me satisfais² d'aucunes conjectures.
 C'est assez de constance³ en un si grand danger 125
 Que de le voir, l'attendre, et ne point s'affliger;
 Mais certes c'en est trop d'aller jusqu'à la joie.

SABINE.

Voyez qu'⁴un bon génie à propos nous l'envoie.
 Essayez sur ce point à⁵ la taire parler :
 Elle vous aime assez pour ne vous rien celer. 130
 Je vous laisse. Ma sœur, entretenez Julie :
 J'ai honte de montrer tant de mélancolie⁶
 Et mon cœur, accablé de mille déplaisirs⁷,
 Cherche la solitude à⁸ cacher ses soupirs.

SCÈNE II. — CAMILLE, JULIE.

CAMILLE.

Qu'elle a tort de vouloir c^{ue} je vous entretienne 1
 Croit-elle ma douleur moins vive que la sienne, 135
 Et que⁹ plus insensible à de si grands malheurs,
 A mes tristes discours je mêle moins de pleurs ?
 De pareilles frayeurs mon âme est alarmée;
 Comme elle je perdrai dans l'une et l'autre armée : 140
 Je verrai mon amant¹⁰, mon plus unique¹¹ bien,
 Mourir pour son pays, ou détruire le mien,
 Et cet objet d'amour devenir, pour ma peine¹²,
 Digne de mes soupirs, ou digne de ma haine.
 Hélas !

JULIE.

Elle est pourtant plus à plaindre que vous : 145
 On peut changer d'amant, mais non changer d'époux.
 Oubliez Curiace, et recevez Valère,
 Vous ne tremblerez plus pour le parti contraire;
 Vous serer: toute nôtre, et votre esprit remis¹³
 N'aura plus rien à perdre au¹⁴ camp des ennemis. 150

CAMILLE.

Donnez-moi des conseils qui soient plus légitimes,
 Et plaignez mes malheurs sans m'ordonner des crimes.

1. *En* : de ce changement. — 2. *Se satisfaire* : être satisfait. — 3. *Constance* : cf. v. 10. — 4. *Voyez que* : voyez comme. — 5. *A* : de. — 6. *Mélancolie* : humeur noire. — 7. *Déplaisirs* : cf. v. ix. — 8. *A* : pour. — 9. *Et*

que : changement de construction : [*croit-elle*] *que*. — 10. *Amant* : cf. v. 98. — 11. *Mon plus unique* : mon unique. — 12. *Peine* : malheur. — 13. *Remis* : reposé, tranquille. — 14. *Au* : dans le.

Quoiqu'à peine à mes maux je puisse résister,
J'aime mieux les souffrir que de les mériter.

JULIE.

Quoi ! vous appelez crime un change¹ raisonnable ? 155

CAMILLE.

Quoi ! le manque de foi² vous semble pardonnable ?

JULIE.

Envers un ennemi qui³ peut nous obliger⁴ ?

CAMILLE.

D'un serment solennel qui⁵ peut nous dégager ?

JULIE.

Vous déguisez en vain une chose trop claire :
Je vous vis encore hier entretenir Valère; 160

Et l'accueil gracieux qu'il reçoit de vous
Lui permet de nourrir un espoir assez doux.

CAMILLE.

Si je l'entretins hier et lui fis bon visage,
N'en imaginez rien qu'à son désavantage :
De mon contentement un autre étoit l'objet. 165

Mais pour sortir d'erreur sachez-en Je sujet;
Je garde à Curiace une amitié⁶ trop pure
Four souffrir plus longtemps qu'on m'estime⁷ parjure.

Il vous souvient qu'à peine on voyoit de sa sœur
Par un heureux hymen mon frère possesseur, 170

Quand, pour comble de joie, il obtint de mon père
Que de ses chartes feux⁸ je serois le salaire⁹.

Ce jour nous fut propice et funeste à la fois :
Unissant nos maisons, il désunit nos rois ;
Un même instant conclut¹⁰ notre hymen et la guerre, 175

Fit naître notre espoir et le jeta par terre,
Nous ôta tout, sitôt qu'il nous eut tout promis,
Et nous faisant amants, il nous fit ennemis.

Combien nos déplaisirs¹¹ parurent lors¹² extrêmes !
Combien contre le ciel il vomit de blasphèmes ! 180

Et combien de ruisseaux coulèrent de mes yeux !

Je ne vous le dis point, vous vîtes nos adieux;

Vous avez vu depuis les troubles¹³ de mon âme !

Vous savez pour la paix quels vœux a faits ma flamme¹⁴,

Et quels pleurs j'ai versés à chaque événement, 185

1. *Change* : changement d'affection, inconstance en amour. — 2. *Foi* : fidélité. — 3. *Qui* : quelle chose, quoi. — 4. *Obliger* : lier par une loi, par une convention à observer. — 5. *Qui* : quelle chose. — 6. *Amitié* : amour. —

7. *Estimer* : juger, considérer comme. — 8. *Feux* : amour. — 9. *Salaire* : récompense. — 10. *Conclut* : décida. — II. *Déplaisirs* : cf. v. 11. — 12. *Lors* : alors. — 13. *Troubles* : bouleversements. — 14. *Flamme* : amour.

Tantôt pour mon pays, tantôt pour mon amant.
 Enfin mon désespoir, parmi ces longs obstacles,
 M'a fait avoir recours à la voix des oracles.
 Écoutez si celui qui me fut hier rendu
 Eut droit de¹ rassurer mon esprit éperdu. 190
 Ce Grec si renommé, qui depuis tant d'années
 Au pied de l'Aventin² prédit nos destinées,
 Lui qu'Apollon jamais n'a fait parler à faux,
 Me promet par ces vers la fin de mes travaux³ :
 " Albe et Rome demain prendront une autre face⁴ ; 195
 Tes vœux sont exaucés, elles auront la paix,
 Et tu seras unie avec ton Curiace,
 Sans qu'aucun mauvais sort t'en sépare jamais. "
 Je pris sur cet oracle une entière assurance⁵,
 Et comme le succès passoit⁶ mon espérance, 200
 J'abandonnai mon âme à des ravissements
 Qui passaient⁷ les transports des plus heureux amants.
 Jugez de leur excès : je rencontrai Valère,
 Et contre sa coutume, il ne put me déplaire,
 Il me parla d'amour sans me donner d'ennui : 205
 Je ne m'aperçus pas que je parlois à lui⁸ ;
 Je ne lui pus montrer de mépris ni de glace⁹ :
 Tout ce que je voyois me sembloit Curiace ;
 Tout ce qu'on me disoit me parloit de ses feux ;
 Tout ce que je disois l'assuroit de mes vœux. 210
 Le combat général aujourd'hui se hasarde¹⁰ ;
 J'en sus hier la nouvelle, et je n'y pris pas garde.
 Mon esprit rejetait ces funestes objets¹¹,
 Charmé des doux pensers¹² d'hymen et de la paix.
 La nuit a dissipé des erreurs si charmantes¹³ : 215
 Mille songes affreux, mille images sanglantes,
 Ou plutôt mille amas de carnage et d'horreur,
 M'ont arraché ma joie et rendu ma terreur.
 J'ai vu du sang, des morts, et n'ai rien vu de suite¹⁴ ;
 Un speâtre en paroissant prenoit soudain la fuite ; 220
 Ils s'effaçoient l'un l'autre, et chaque illusion
 Redoubloit mon effroi par sa confusion¹⁵.

x. *Eut droit de* : eut lieu de, fut capable de. — 2. *Aventin* : une des sept collines de Rome. — 3. *Travaux* : épreuves. — 4. *Face* : au figuré : état des affaires. — 5. *Assurance* : sécurité, certitude. — 6. *Passoit* : dépassait. — 7. *Passaient* : surpassaient. — 8. *Que je parlois à lui* : que c'était à lui que je parlais. — 9. *Glacé* : froideur. —

10. *Se hasarde* : va être hasardé. — 11. *Objets* : idées. — 12. *Pensers* : pensées. — 13. *Charmant* : qui charme, qui enchante (sens voisin du sens étymologique : qui exerce une influence magique). — 14. *De suite* : de suivi, d'ordonné. — 15. *Sa confusion* : le caractère confus de chacune de ces illusions.

JULIE.

C'est en contraire sens qu'un songe s'interprète.

CAMILLE.

Je le dois croire ainsi, puisque je le souhaite;
 Mais je me trouve enfin, malgré tous mes souhaits, 225
 Au jour d'une bataille, et non pas d'une paix.

JULIE.

Par là finit la guerre et la paix lui succède.

CAMILLE.

Dure à jamais le mal, s'il y faut ce remède !
 Soit que Rome y succombe ou qu'Albe ait le dessous,
 Cher amant, n'attends plus d'être¹ un jour mon époux; 230
 Jamais, jamais ce nom ne sera pour un homme
 Qui soit ou le vainqueur, ou l'esclave de Rome.

Mais quel objet nouveau se présente en ces lieux ?
 Est-ce toi, Curiace ? en croirai-je mes yeux ?

SCÈNE III. — CURIACE, CAMILLE, JULIE.

CURIACE.

N'en doutez point, Camille, et revoyez un homme 235
 Qui n'est ni le vainqueur ni l'esclave de Rome;
 Cessez d'appréhender de voir rougir mes mains
 Du poids honteux des fers ou du sang des Romains.
 J'ai cru que vous aimiez assez Rome et la gloire
 Pour mépriser ma chaîne et haïr ma victoire; 240
 Et comme également en cette extrémité
 Je craignois la victoire et la captivité....

CAMILLE.

Curiace, il suffit, je devine le reste :
 Tu fuis une bataille à tes vœux si funeste,
 Et ton cœur, tout à moi, pour ne me perdre pas, 245
 Dérobe à ton pays le secours de ton bras.
 Qu'un autre considère ici ta renommée,
 Et te blâme, s'il veut, de m'avoir trop aimée;
 Ce n'est point à Camille à t'en mésestimer :
 Plus ton amour paroît², plus elle doit t'aimer; 250
 Et si tu dois beaucoup aux lieux qui t'ont vu naître,
 Plus tu quittes pour moi, plus tu le³ fais paroître.
 Mais as-tu vu mon père, et peut-il endurer
 Qu'ainsi dans sa maison tu t'oses retirer ?
 Ne préfère-t-il point l'État à sa famille ? 255
 Ne regarde⁴-t-il point Rome plus que sa fille ?

x. *N'attends plus d'être* : ne t'attends — 3. *Le* : ton amour. — 4. *Regarder* ; plus à être. — 2. *Paroît* : se manifeste.) considérer, avoir égard à.

Enfin notre bonheur est-il bien affermi ?
T'a-t-il vu comme gendre, ou bien comme ennemi ?

CURIACE.

Il m'a vu comme gendre, avec une tendresse
Qui témoignoit assez une entière allégresse; 260
Mais il ne m'a point vu, par une trahison,
Indigne de l'honneur d'entrer dans sa maison¹.
Se n'abandonne point l'intérêt de ma ville,
S'aime encor mon honneur en adorant Camille²,
D'aut qu'a duré la guerre, on m'a vu constamment 265
Aussi bon citoyen que véritable amant³.
D'Albe avec mon amour j'accordoï⁴ la querelle⁵ :
Je soupiroï⁶ pour vous en combattant pour elle;
Et s'il falloit encor que l'on en vînt aux coups,
Je combattois pour elle en soupirant pour vous. 270
Oui, malgré les désirs de mon âme charmée⁷,
Si la guerre duroit, je serois dans l'armée :
C'est Ta paix qui chez vous me donne un libre accès,
La paix à qui nos feux doivent ce beau succès⁸.

CAMILLE.

La paix ! Et le moyen de croire un tel miracle ? 275

JULIE.

Camille, pour le moins croyez-en votre oracle,
Et sachons pleinement par quels heureux effets
L'heure d'une bataille a produit cette paix.

CURIACE.

L'auroit-on jamais cru ? Déjà les deux armées,
D'une égale chaleur au combat animées, 280
Se menaçoient des yeux, et marchant fièrement,
N'attendoient, pour donner⁹, que le commandement,
Quand notre dictateur¹⁰ devant les rangs s'avance,
Demande à votre prince un moment de silence,
Et l'ayant obtenu : " Que faisons-nous, Romains, 285
Dit-il, et quel démon nous fait venir aux mains ?
Souffrons que la raison éclaire enfin nos âmes :
Nous sommes vos voisins, nos filles sont vos femmes,
Et l'hymen nous a joints par tant et tant de nœuds,
Qu'il est peu de nos fils qui ne soient vos neveux. 290
Nous ne sommes qu'un sang et qu'un peuple en deux villes :

1. *Maison* : famille. — 2. *Camille* se prononçait *Camile* et pouvait ainsi rimer avec *vile* et avec *facile* (v. 1775). — 3. *Amant* : cf. p. 16, n. 3. — 4. *J'accordoï* : je mettais d'accord, je conciliais. — 5. *Querelle* : cause. — 6. *Sou-*

pirer : exprimer son amour. — 7. *Charmée* : prise sous votre charme, captive de votre influence. — 8. *Succès* : résultat. — 9. *Donner* : s'élancer, charger. Cf. *la cavalerie a donné*. — 10. *Dictateur* : chef suprême.

Pourquoi nous **déchirer par des guerres civiles**,
 Où¹ la mort des vaincus affoiblit les vainqueurs,
 Et le plus beau triomphe est arrosé de pleurs ?
 Nos ennemis communs attendent **avec** joie 295
 Qu'un des partis défait² leur donne **l'autre en proie**,
 Lassé, demi-rompu³, vainqueur, mais, **pour tout fruit**,
 Dénué d'un secours par lui-même détruit.
 Ils ont assez longtemps joui de nos divorces⁴;
 Contre eux dorénavant joignons toutes nos forces, 300
 Et noyons dans l'oubli ces petits différends
 Qui de si bons guerriers font de mauvais parents.
 Que si l'ambition de commander aux autres
 Fait marcher aujourd'hui vos troupes et les nôtres,
 Pourvu qu'à⁵ moins de sang nous voulions l'apaiser, 305
 Elle nous unira, loin de nous diviser.
 Nommons des combattants pour la cause commune :
 Que chaque peuple aux siens attache sa fortune;
 Et suivant ce que d'eux ordonnera le sort,
 Que le foible⁶ parti prenne loi⁷ du plus fort; 310
 Mais sans indignité⁸ pour des guerriers si braves,
 Qu'ils deviennent sujets sans devenir esclaves,
 Sans honte, sans tribut, et sans autre rigueur
 Que de suivre en tous lieux les drapeaux du vainqueur.
 Ainsi nos deux États ne feront qu'un empire. " 315
 Il semble qu'à ces mots notre discorde expire :
 Chacun, jetant les yeux dans un rang ennemi,
 Reconnoît un beau-frère, un cousin, un ami;
 Ils s'étonnent comment⁹ leurs mains, de sang avides,
 Voloient sans y penser à tant de parricides¹⁰, 320
 Et font paroître un front couvert tout à la fois
 D'horreur pour la bataille, et d'ardeur pour ce choix.
 Enfin l'offre s'accepte¹¹, et la paix désirée
 Sous ces conditions est aussitôt jurée :
 Trois combattront pour tous; mais pour les mieux choisir, 325
 Nos chefs ont voulu prendre un peu plus de loisir :
 Le vôtre est au sénat, le nôtre dans sa tente.

CAMILLE.

O Dieux, que ce discours rend mon âme contente !

1. Où : dans lesquelles. — 2. Un des partis défait : la défaite d'un des partis. — 3. Rompu : défait, mis en déroute. — 4. Divorces : querelles entre deux peuples unis. — 5. A : avec. — 6. Le foible : le plus faible. — 7. Prenne loi : reçoive la loi.

— 8. Indignité : déshonneur. — 9. Comment : de ce que. — 10. Parricide : meurtre d'un père, d'où : tout crime dénaturé contre ce qui peut être considéré comme un père : un roi, le pays, un parent. — 11. S'accepte : est acceptée.

CURIACE.

Dans deux heures au plus, par un commun accord,
 Le sort de nos guerriers réglera notre sort. 330
 Cependant tout est libre¹, attendant² qu'on les nomme :
 Rome est dans notre camp, et notre camp dans Rome;
 D'un et d'autre côté³ l'accès étant permis,
 Chacun va renouer⁴ avec ses vieux amis.
 Pour moi, ma passion m'a fait suivre vos frères, 335
 Et mes désirs ont eu des succès⁵ si prospères,
 Que l'auteur de vos jours m'a promis à⁸ demain
 Le bonheur sans pareil de vous donner la main⁷.
 Vous ne deviendrez pas rebelle à sa puissance ?

CAMILLE.

Le devoir d'une fille est en l'obéissance. 340

CURIACE.

Venez donc recevoir ce doux commandement,
 Qui doit mettre le comble à mon contentement.

CAMILLE.

Je vais suivre vos pas, mais pour revoir mes frères
 Et savoir d'eux encor la fin de nos misères⁸.

JULIE.

Allez, et cependant⁹ au pied de nos autels 345
 J'irai rendre pour vous grâces aux immortels.

1. *Tout est libre* : les communications entre les deux peuples sont libres. — 2. *Attendant* : en attendant. — 3. *D'un et d'autre côté* : des deux côtés, de part et d'autre. — 4. *Renouer* : refaire amitié. — 5. *Succès* : résultats. — 6. *A* : pour. — 7. *Donner la main* : épouser. — 8. *Misères* : malheurs, épreuves. — 9. *Cependant* : pendant ce temps.

ACTE II

SCÈNE PREMIÈRE. — HORACE, CURIACE.

CURIACE.

Ainsi Rome n'a point séparé¹ son estime;
Elle eût cru faire ailleurs² un choix illégitime :
Cette superbe³ ville en vos frères et vous
Trouve les trois guerriers qu'elle préfère à tous; 350
Et son illustre ardeur d'oser⁴ plus que les autres,
D'une⁵ seule maison⁶ brave toutes les nôtres :
Nous croirons, à la voir⁷ tout entière en vos mains,
Que hors les fils d'Horace il n'est point de Romains.
Ce choix pouvoit⁸ combler trois familles de gloire, 355
Consacrer hautement leurs noms à la mémoire⁹ :
Oui, l'honneur que reçoit la vôtre par ce choix,
En pouvoit à bon titre immortaliser trois;
Et puisque c'est chez vous que mon heur¹⁰ et ma flamme
M'ont fait placer ma sœur et choisir une femme, 360
Ce que je vais vous être et ce que je vous suis
Me font y¹¹ prendre part autant que je le puis;
Mais un autre intérêt¹² tient ma joie en contrainte,
Et parmi ces douceurs mêle beaucoup de crainte :
La guerre en tel éclat¹³ a mis votre valeur, 365
Que je tremble pour Albe et prévois son malheur :
Puisque vous combattez, sa perte est assurée;
En vous faisant nommer, le destin l'a jurée.
Je vois trop dans ce choix ses funestes projets,
Et me compte déjà pour un de vos sujets. 370

HORACE.

Loin de trembler pour Albe, il vous faut plaindre Rome,
Voyant ceux qu'elle oublie, et les trois qu'elle nomme.

x. *Séparé* : partagé, dispersé. — 2. *Ailleurs*, c'est-à-dire en choisissant d'autres champions. — 3. *Superbe* : orgueilleuse. — 4. *D'oser* : à oser. — 5. *D'une* : par une, avec l'aide d'une. — 6. *Maison* : famille. — 7. *À la voir* : en la voyant. — 8. *Pouvoit* : aurait pu. — 9. *Mémoire* : souvenir de la postérité. — 10. *Heur* : bonheur. — 11. *Y* : à l'honneur. — 12. *Intérêt* : souci, préoccupation. — 13. *Eclat* : lumière.

C'est un aveuglement pour elle bien fatal,
 D'avoir tant à choisir, et de choisir si mal.
 Mille de ses enfants beaucoup plus dignes d'elle 375
 Pouvoient¹ bien mieux que nous soutenir sa querelle²;
 Mais quoique ce combat me promette un cercueil,
 La gloire de ce choix m'enfle d'un juste orgueil;
 Mon esprit en conçoit une mâle assurance :
 J'ose espérer beaucoup de mon peu de vaillance; 380
 Et du sort envieux³ quels que soient les projets,
 Je ne me compte point pour un de vos sujets.
 Rome a trop cru⁴ de moi; mais mon âme ravie
 Remplira son attente, ou quittera la vie.
 Qui veut mourir ou vaincre, est vaincu rarement : 385
 Ce noble désespoir périt malaisément.
 Rome, quoi qu'il en soit, ne sera point sujette,
 Que³ mes derniers soupirs n'assurent ma défaite.

CURIACE.

Hélas î c'est bien ici⁶ que je dois être plaint.
 Ce que veut mon pays, mon amitié le craint. 390
 Dures extrémités, de voir Albe asservie,
 Ou sa victoire au prix d'une si chère vie,
 Et que⁷ l'unique bien où⁸ tendent ses désirs
 S'achète seulement par vos derniers soupirs !
 Quels vœux puis-je former, et quel bonheur attendre ? 395
 De tous les deux côtés⁹ j'ai des pleurs à répandre;
 De tous les deux côtés mes désirs sont trahis.

HORACE.

Quoi I vous me pleureriez mourant¹⁰ pour mon pays I
 Pour un cœur généreux¹¹ ce trépas a des charmes;
 La gloire qui le suit ne souffre point de larmes, 400
 Et je le recevrais en bénissant mon sort,
 Si Rome et tout l'État perdoient moins en ma mort.

CURIACE.

A vos amis pourtant permettez de le craindre;
 Dans un si beau trépas ils sont les seuls à plaindre :
 La gloire en est pour vous, et la perte pour eux; 405
 Il vous fait immortel, et les rend malheureux :
 On perd tout quand on perd un ami si fidèle.
 Mais Flavian m'apporte ici quelque nouvelle.

1. *Pouvoient* : auraient pu. —
 2. *Querelle* : cause. — 3. *Envieux* :
 hostile (sens latin). — 4. *Cru* : pré-
 sumé, attendu. — 5. *Que* ; sans
 que. — 6. *Ici* : sur ce point. — 7. *Et*

que, changement de construction :
 et de voir que. — 8. *Où* : vers lequel. —
 9. *De tous les deux côtés* : cf. v. 104.
 — 10. *Mourant* : si je mourais. —
 11. *Généreux* : noble.

SCÈNE II. — HORACE, CURIACE, FLAVIAN.

CURIACE.

Albe de trois guerriers a-t-elle fait le choix ?

FLAVIAN.

Je viens pour vous l'apprendre. 410

CURIACE.

Eh bien, qui sont les trois ?

FLAVIAN.

Vos deux frères et vous.

CURIACE.

Qui ?

FLAVIAN.

Vous et vos deux frères.

Mais pourquoi ce front triste et ces regards sévères ?

Ce choix vous déplâit-il ?

CURIACE.

Non, mais il me surprend :

Je m'estimois trop peu pour un honneur si grand.

FLAVIAN.

Dirai-je au dictateur, dont Tordre ici m'envoie, 415

Que vous le recevez avec si peu de joie ?

Ce morne et froid accueil me surprend à mon tour.

CURIACE.

Dis-lui que l'amitié, l'alliance et l'amour

Ne pourront empêcher que les trois Curiaces

Ne servent leur pays contre les trois Horaces. 420

FLAVIAN. '

Contre eux ! Ah ! c'est beaucoup me dire en peu de mots.

CURIACE.

Porte-lui ma réponse, et nous laisse en repos.

SCÈNE III. — HORACE, CURIACE.

CURIACE.

Que désormais le ciel, les enfers et la terre

Unissent leurs fureurs à¹ nous faire la guerre;

Que les hommes, les Dieux, les démons et le sort 425

Préparent contre nous un général effort !

Je mets à² faire pis, en l'état où nous sommes,

Le sort, et les démons, et les Dieux, et les hommes.

Ce qu'ils ont de cruel, et d'horrible et d'affreux,

L' est bien moins que l'honneur qu'on nous fait à tous deux. 430

1. A : pour. — 2. Je nuis à : je mets au défi de.

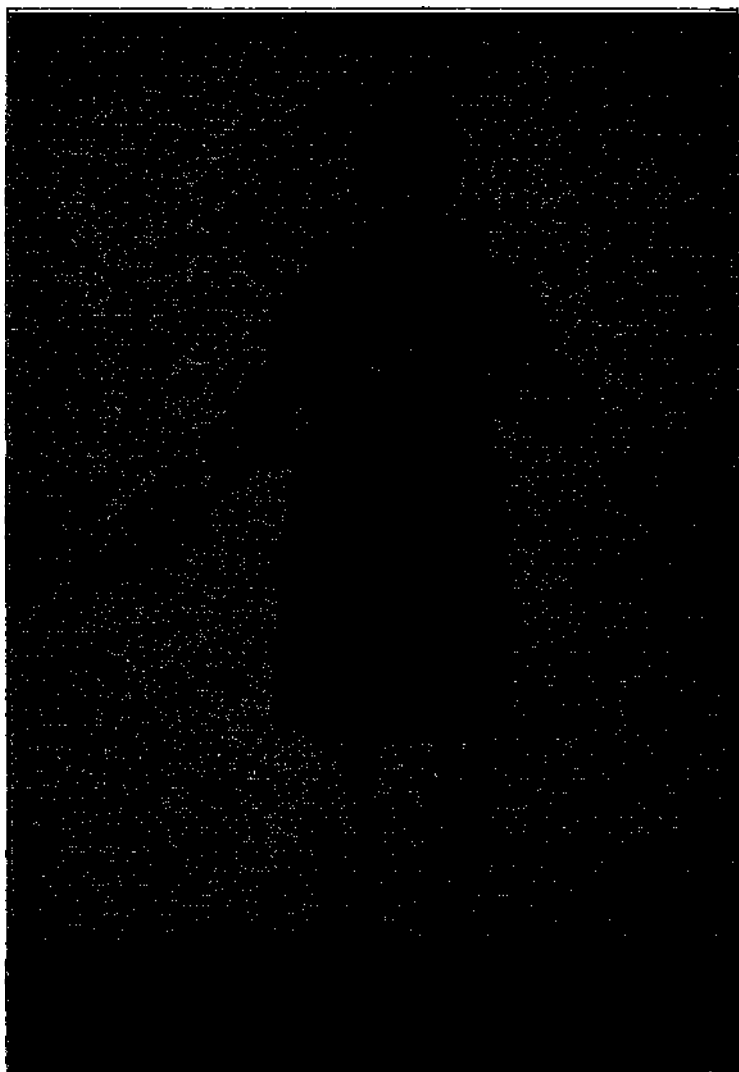


Photo Hachette.

L'ACTEUR LAPON (1773-1846) DANS LE RÔLE D'HORACE
Bibliothèque de l'Arsenal, Fonds Rondel.

HORACE.

Le sort qui de l'honneur nous ouvre la barrière
 Offre à notre constance¹ une illustre matière²;
 Il épuise sa force à former un malheur
 Pour mieux se mesurer avec notre valeur;
 Et comme il voit en nous des âmes peu communes, 435
 Hors de Tordre commun *il* nous fait des fortunes³.

Combattre un ennemi pour le salut de tous,
 Et contre un inconnu s'exposer seul aux coups,
 D'une simple vertu⁴ c'est l'effet ordinaire : 440
 Mille déjà l'ont fait, mille pourroient le faire;
 Mourir pour le pays est un si digne sort,
 Qu'on briguerait en foule une si belle mort;
 Mais vouloir au public⁵ immoler ce qu'on aime,
 S'attacher au combat contre un autre soi-même, 445
 Attaquer un parti qui prend pour défenseur
 Le frère d'une femme et l'amant d'une sœur,
 Et rompant tous ces nœuds, s'armer pour la patrie
 Contre un sang qu'on voudroit racheter de sa vie,
 Une telle vertu⁶ n'appartenoit qu'à nous;
 L'éclat de son grand nom⁷ lui fait peu de jaloux, 450
 Et peu d'hommes au⁸ cœur l'ont assez imprimée
 Pour oser aspirer à tant de renommée.

CURIACE.

Il est vrai que nos noms ne sauroient⁹ plus périr.
 L'occasion est belle, il nous la faut chérir.
 Nous serons les miroirs¹⁰ d'une vertu bien rare; 455
 Mais votre fermeté tient¹¹ un peu du barbare :
 Peu, même des grands cœurs, tireraient vanité¹²
 D'aller par ce chemin à l'immortalité.
 A quelque prix qu'on mette une telle fumée¹³,
 L'obscurité vaut mieux que tant de renommée. 460

Pour moi, je l'ose dire, et vous l'avez pu voir,
 Je n'ai point consulté¹⁴ pour suivre mon devoir;
 Notre longue amitié, l'amour, ni l'alliance,
 N'ont pu mettre un moment mon esprit en balance¹⁵;

1. *Constance* : cf. v. 10. — 2. *Illustre matière* : occasion de se manifester avec éclat. — 3. *Fortunes* : destinées. — 4. *Vertu* : courage. — 5. *Au public* : à l'intérêt public, à la « chose publique. — 6. *Vertu* : force d'âme. — 7. *L'éclat de son grand nom* : le renom éclatant d'une telle vertu. — 8. *Au* : dans le. — 9. *Sauroient* : pour-

raient. — 10. *Miroirs* : exemples. — 11. *Tenir de* : avoir quelque chose de, participer de la nature de. — 12. *Tirer vanité* : se faire gloire. — 13. *Fumée* : gloire vaine. — 14. *Consulté* : délibéré, hésité. — 15. *Mettre en balance* : tenir en balance, en équilibre; faire que le plateau ne penche ni d'un côté ni de l'autre.

Et puisque par ce choix Albe montre en effet¹ 465
 Qu'elle m' est ime autant que Rome vous a fait²,
 Je crois faire pour elle autant que vous pour Rome :
 J'ai le cœur aussi bon³, mais enfin je suis homme :
 Je vois que votre honneur demande tout mon sang,
 Que tout le mien consiste à vous percer le flanc, 470
 Près d'épouser la sœur, qu'il faut tuer le frère,
 Et que pour mon pays j'ai le sort si contraire⁴.
 Encor qu'⁵à mon devoir je coure sans terreur,
 Mon cœur s'en effarouche, et j'en frémis d'horreur;
 J'ai pitié de moi-même, et jette un œil d'envie 475
 Sur ceux dont notre guerre a consumé la vie,
 Sans souhait toutefois de pouvoir reculer.
 Ce triste et fier honneur m'émeut sans m'ébranler :
 J'aime ce qu'il me donne, et je plains⁶ ce qu'il m'ôte;
 Et si Rome demande une vertu plus haute, 480
 Je rends grâces aux Dieux de n'être pas Romain,
 Pour conserver encor quelque chose d'humain.

HORACE.

Si vous n'êtes Romain, soyez digne de l'être;
 Et si vous m'égalez, faites-le mieux paroître.
 La solide vertu dont je fais vanité⁷ 485
 N'admet point de foiblesse avec sa fermeté;
 Et c'est mal de l'honneur entrer dans la carrière
 Que dès le premier pas regarder en arrière.
 Notre malheur est grand; il est au plus haut point;
 Je l'envisage entier, mais je n'en frémis point : 490
 Contre qui que ce soit que mon pays m'emploie,
 J'accepte aveuglément cette gloire avec joie;
 Celle de recevoir de tels commandements
 Doit étouffer en nous tous autres sentiments.
 Qui, près de le servir, considère autre chose, 495
 A faire ce qu'il doit lâchement se dispose;
 Ce droit sain et sacré rompt tout autre lien.
 Rome a choisi mon bras, je n'examine rien :
 Avec une allégresse⁸ aussi pleine et sincère
 Que j'épousai la sœur, je combattrai le frère; 500
 Et pour trancher enfin ces discours superflus,
 Albe vous a nommé, je ne vous connois plus.

I. En effet : en réalité, d'une façon effective. — 2. Faire : s'employait au XVII^e siècle beaucoup plus que maintenant, pour éviter la répétition d'un verbe exprimé précédemment. — 3. Bon : noble, courageux. — 4. C'est-à-dire :

forcé de combattre pour mon pays, j'ai le malheur de le défendre contre vous. — 5. Encore que : bien que. — 6. Je plains : je déplore, je regrette. — 7. Faire vanité: ct. v. 457. — 8. Allégresse : promptitude, décision rapide, entrain.

CURIACE.

Je vous connois encore, et c'est ce qui me tue;
 Mais cette âpre¹ vertu ne m'étoit pas connue;
 Comme notre malheur elle est au plus haut point : 505
 Souffrez que je l'admire et ne l'imite point.

HORACE.

Non, non, n'embrassez² pas de vertu par contrainte;
 Et puisque vous trouvez plus de charme à la plainte,
 En toute liberté goûtez un bien si doux;
 Voici venir ma sœur pour se plaindre avec vous. 510
 Je vais revoir la vôtre, et résoudre son âme
 A se bien souvenir qu'elle est toujours ma femme,
 A vous aimer encor, si je meurs par vos mains,
 Et prendre en son malheur des sentiments romains.

SCÈNE IV. — HORACE, CURIACE, CAMILLE.

HORACE.

Avez-vous su l'état³ qu'on fait de Curiace, 515
 Ma sœur ?

CAMILLE.

Hélas ! mon sort a bien changé de face.

HORACE.

Armez-vous de constance⁴, et montrez-vous ma sœur;
 Et si par mon trépas il retourne⁵ vainqueur,
 Ne le recevez point en meurtrier d'un frère,
 Mais en homme d'honneur qui fait ce qu'il doit faire, 520
 Qui sert bien son pays, et sait montrer à tous,
 Par sa haute vertu, qu'il est digne de vous.
 Comme si je vivois, achevez l'hyménée;
 Mais si ce fer aussi⁶ tranche sa destinée,
 Faites⁷ à ma victoire un pareil traitement : J2J
 Ne me reprochez point la mort de votre amant.
 Vos larmes vont couler, et votre cœur se presse⁸;
 Consumez⁹ avec lui toute cette foiblesse,
 Querellez¹⁰ ciel et terre, et maudissez le sort;
 Mais après le combat ne pensez plus au mort. 530

(A Curiace.)

Je ne vous laisserai qu'un moment avec elle,
 Puis nous irons ensemble où l'honneur nous appelle.

1. *Apré : rude, farouche. — 2. Embrasser : adopter. — 3. Faire état de : faire cas de. — 4. Constance : cf. v. 10. — 5. Retourne : revient. — 6. Si ce fer aussi : de même, si ce fer... —

7. Faites : accordez. — 8. Se presse : se serre, est oppressé de douleur. — 9. Consumez : épuisez. — 10. Querellez : accusez, attaquez, sens du mot latin *querela*, plainte.

SCÈNE V. — CURIACE, CAMILLE.

CAMILLE.

Iras-tu, Curiace, et ce funeste honneur
Te plaît-il aux dépens de tout notre bonheur ?

CURIACE.

Hélas ! je vois trop bien qu'il faut, quoi que je fasse, 535
Mourir, ou de douleur, ou de la main d'Horace.

Je vais comme au supplice à cet illustre emploi¹,
Je maudis mille fois l'état qu'on fait de moi,
Je hais cette valeur qui fait qu'Albe m'estime;
Ma flamme au désespoir passe jusques au crime, 54c
Elle se prend³ au ciel, et l'ose quereller⁴;
Je vous plains, je me plains; mais il y⁵ faut aller.

CAMILLE.

Non; je te connois mieux, tu veux que je te prie
Et qu'ainsi mon pouvoir t'excuse à⁶ ta patrie. 545

Tu n'es que trop fameux par tes autres exploits :
Albe a reçu par eux tout ce que tu lui dois.

Autre⁷ n'a mieux que toi soutenu cette guerre;
Autre de plus de morts n'a couvert notre terre.
Ton nom ne peut plus croître, il ne lui manque rien ;
Souffre qu'un autre ici puisse ennoblir le sien. 550

CURIACE.

Que je souffre à mes yeux qu'on ceigne⁸ une autre tête
Des lauriers immortels que la gloire m'apprête,
Ou que tout mon pays reproche à ma vertu
Qu'il auroit triomphé si j'avois combattu, 555
Et que sous mon amour ma valeur endormie

Couronne tant d'exploits d'une telle infamie !
Non, Albe, après l'honneur que j'ai reçu de toi,

Tu ne succomberas ni vaincras⁹ que par moi ;
Tu m'as commis¹⁰ ton sort, je t'en rendrai bon conte¹¹,
Et vivrai sans reproche, ou périrai sans honte. 560

CAMILLE.

Quoi ! tu ne veux pas voir qu'ainsi tu me trahis !

CURIACE.

Avant que d'être à vous, je suis à mon pays.

1. *Emploi* : avait alors un sens plus relevé qu'aujourd'hui et désignait une fonction de choix. — 2. *L'état* : le cas, cf. v. 515. — 3. *Se prendre à* : s'attaquer à. — 4. *Quereller* : cf. v. 529. — 5. *Y* : à cet illustre emploi. — 6. *1* : envers, auprès de. — 7. *Autre* : aucun

autre. — 8. Construire : *qu'on ceigne à mes yeux*. — 9. Nous dirions : *ni ne vaincras*. — 10. *Commis* : confié. — 11. *Conte* et *compte* ont la même étymologie et s'employaient encore alors *l'un pour l'autre indifféremment*.

CAMILLE.

Mais te priver pour lui toi-même d'un beau-frère,
Ta sœur de son mari !

CURIACE.

Telle est notre misère¹ :
Le choix d'Albe et de Rome ôte toute douceur 565
Aux noms jadis si doux de beau-frère et de sœur.

CAMILLE.

Tu pourras donc, cruel, me présenter sa tête,
Et demander ma main pour prix² de ta conquête !

CURIACE.

Il n'y faut plus penser : en l'état où je suis,
Vous aimer sans espoir, c'est tout ce que je puis. 570
Vous en³ pleurez, Camille ?

CAMILLE.

Il faut bien que je pleure :
Mon insensible amant ordonne que je meure ;
Et quand l'hymen pour nous allume son flambeau,
Il l'éteint de sa main pour m'ouvrir le tombeau.
Ce cœur impitoyable à ma perte s'obstine, 575
Et dit qu'il m'aime encore alors qu'il m'assassine.

CURIACE.

Que les pleurs d'une amante ont de puissants discours⁴,
Et qu'un bel œil est fort avec un tel secours !
Que mon cœur s'attendrit à cette triste vue !
Ma constance⁵ contre elle à regret s'évertue. 580

N'attaquez plus ma gloire⁶ avec tant de douleurs,
Et laissez-moi sauver ma vertu de vos pleurs ;
Je sens qu'elle chancelle, et défend mal la place :
Plus je suis votre amant, moins je suis Curiace.
Foible⁷ d'avoir déjà combattu l'amitié⁸, 585

Vaincroit-elle à la fois l'amour et la pitié ?
Allez, ne m'aimez plus, ne versez plus de larmes,
Ou j'oppose l'offense à de si fortes armes ;
Je me défendrai mieux contre votre courroux,
Et pour le mériter, je n'ai plus d'yeux pour vous : 590
Vengez-vous d'un ingrat, punissez un volage.

Vous ne vous montrez point sensible à cet outrage !
Je n'ai plus d'yeux⁹ pour vous, vous en avez pour moi !
En faut-il plus encor ? je renonce à ma foi¹⁰.

1. *Misère*: sort pitoyable. — 2. *Prix* : 1
récompense. — 3. *En* : de tout cela,
de cet ensemble de circonstances. —
4. *Ont de puissants discours* : par-
lent éloquentement. — 4. *Constance* : I

cf. v. 10. — 6. *Gloire* : honneur. —
7. *Foible* : affaiblie. — 8. *Vamitié* que
Curiace a pour Horace. — 9. *Yeux* :
expression du langage galant au
xvii^e siècle — 10. *Foi*: fidélité, amour.

Rigoureuse vertu dont je suis la victime, 595
 Ne peux-tu résister sans le secours d'un crime ?

CAMILLE.

Ne fais point d'autre crime, et j'atteste les Dieux
 Qu'au lieu de t'en haïr, je t'en aimerai mieux;
 Oui, je te chérirai, tout ingrat¹ et perfide,
 Et cesse d'aspirer au nom de fratricide. 600

Pourquoi suis-je Romaine, ou que n'es-tu Romain ?
 Je te préparerois des lauriers de ma main;
 Je t'encouragerois, au lieu de te distraire²;
 Et je te traiterois comme j'ai fait³ mon frère.
 Hélas ! j'étois aveugle en mes vœux aujourd'hui : 605
 J'en ai fait contre toi quand j'en ai fait pour lui.

Il revient : quel malheur, si l'amour de sa femme
 Ne peut non plus⁴ sur lui que le mien sur ton âme !

SCÈNE VI. — HORACE, CURIACE, SABINE, CAMILLE.

CURIACE.

Dieux ! Sabine le suit. Pour ébranler mon cœur,
 Est-ce peu de Camille ? y⁵ joignez-vous ma sœur ? 610
 Et laissant à⁶ ses pleurs vaincre ce grand courage,
 L'amenez-vous ici chercher même avantage⁷ ?

SABINE.

Non, non, mon frère, non ; je ne viens en ce lieu
 Que pour vous embrasser et pour vous dire adieu.
 Votre sang⁸ est trop bon⁹, n'en craignez rien de lâche, 615
 Rien dont la fermeté de ces grands cœurs se fâche¹⁰ :

Si ce malheur illustre¹¹ ébranloit l'un de vous,
 Je le désavouerois pour frère ou pour époux.
 Pourrois-je toutefois vous faire une prière
 Digne d'un tel époux et digne d'un tel frère ? 620
 Je veux d'un coup si noble ôter l'impiété,
 A l'honneur qui l'¹²attend rendre sa pureté,
 La mettre en son éclat sans mélange de crimes :
 Enfin je vous veux faire ennemis légitimes.

Du saint nœud qui vous joint je suis le seul lien : 625
 Quand je ne serai plus, vous ne vous serez rien.
 Brisez votre alliance, et rompez-en la chaîne ;

X. *Tout ingrat* que tu puisses être.
 — 2. *Distraire* : détourner. — 3. *Fait* :
 cf. v. 466. — 4. *Non plus* : pas plus. —
 5. *Y* : à elle. — 6. *A* : par. — 7. *Lesens*
 est : laissant vaincre votre grand cou-
 rage par les pleurs de Sabine, l'amenez-

vous ici chercher une même victoire
 sur mon courage? — 8. *Votre sang* :
 votre race (à laquelle j'appartiens). —
 9. *Bon* : noble, valeureux. — 10. *Se*
fâcher : avoir de l'aversion pour. —
 11. *Illustre* : insigne. — 12. *L'* : ce coup.

Et puisque votre honneur veut des effets¹ de haine,
 Achetez par ma mort le droit de vous haïr :
 Albe le veut, et² Rome; il faut leur obéir. 630

Qu'un de vous deux me tue, et que l'autre me venge :
 Alors votre combat n'aura plus rien d'étrange;
 Et du moins l'un des deux sera juète agresseur,
 Ou pour venger sa femme, ou pour venger sa sœur.
 Mais quoi ? vous souilleriez une gloire si belle, 635
 Si vous vous animiez par quelque autre querelle :
 Le zèle du³ pays vous défend de tels soins⁴;
 Vous feriez peu pour lui si vous vous étiez moins⁵ :
 Il lui faut, et sans haine, immoler un beau-frère.
 Ne différez donc plus ce que vous devez faire : 640
 Commencez par sa sœur à répandre son sang,
 Commencez par sa femme à lui percer le flanc,
 Commencez par Sabine à faire de vos vies
 Un digne sacrifice à vos chères patries :
 Vous êtes ennemis en ce combat fameux, 645
 Vous d'Albe, vous de Rome, et moi de toutes deux.
 Quoi ? me réservez-vous⁶ à voir une victoire
 Où pour haut appareil d'une pompeuse gloire⁷,
 Je verrai les lauriers d'un frère ou d'un mari
 Fumer encor d'un sang que j'aurai tant chéri ? 650
 Pourrai-je entre vous deux régler⁸ alors mon âme,
 Satisfaire aux devoirs et de sœur et de femme,
 Embrasser le vainqueur en pleurant le vaincu ?
 Non, non, avant ce coup Sabine aura vécu :
 Ma mort le préviendra, de qui que je l'obtienne; 655
 Le refus de vos mains⁹ y condamne la mienne.
 Sus¹⁰ donc, qui¹¹ vous retient ? Allez, cœurs inhumains,
 J'aurai trop de moyens pour y¹² forcer vos mains.
 Vous ne les aurez point au combat occupées,
 Que¹³ ce corps au milieu¹⁴ n'arrête vos épées; 660
 Et malgré vos refus, il faudra que leurs coups
 Se fassent jour ici¹⁵ pour aller jusqu'à vous.

x. *Effets* : actes. Le sens est : votre honneur veut se manifester par des actes de haine. — 2. *Et* : ainsi que. — 3. *Du* : pour le. — 4. *Soins* : soucis, préoccupations. — 5. C'est-à-dire si vous étiez l'un pour l'autre moins que beaux-frères. — 6. *Me réservez-vous à* : me conservez-vous la vie pour. — 7. *Appareil* : ornements d'une cérémonie publique. Le sens est : pour magnifique ornement d'une cérémonie triom-

phale. — 8. *Régler* : partager également. — 9. *Le refus de vos mains*, c'est-à-dire : puisque vous me refusez vos mains (pour me frapper) c'est la mienne qui me frappera. — 10. *Sus* : allons. Mot servant à exhorter. — 11. *Qui* : quelle chose. — 12. *Y* : à me donner la mort. — 13. *Que... ne* : sans que. — 14. *Au milieu* : se plaçant au milieu. — 15. *Ici* : à travers ma poitrine.

HORACE.
O ma femme !
CURIACE.
O ma sœur !
CAMILLE.
Courage ! ils s'amollissent¹.
SABINE.
Vous poussez des soupirs; vos visages pâlissent I
Quelle peur vous saisit ? Sont-ce là ces grands cœurs, 665
Ces héros qu'Albe et Rome ont pris pour défenseurs ?
HORACE.
Que t'ai-je fait, Sabine, et quelle est mon offense
Qui t'oblige à chercher une telle vengeance ?
Que t'a fait mon honneur, et par² quel droit viens-tu
Avec toute ta force³ attaquer ma vertu⁴ ? 670
Du moins contente-toi de l'avoir étonnée⁶,
Et me laisse achever cette grande journée.
Tu me viens de réduire en un étrange point⁶;
Aime assez ton mari pour n'en triompher point.
Va-t'en, et ne rends plus la victoire douteuse; 675
La dispute⁷ déjà m'en est assez honteuse :
Souffre qu'avec honneur je termine mes jours.
SABINE.
Va, cesse de me craindre : on vient à ton secours.

SCÈNE VII — LE VIEIL HORACE, HORACE,
CURIACE, SABINE, CAMILLE.

LE VIEIL HORACE.
Qu' est -ce-ci, mes enfants ? écoutez-vous vos flammes⁸,
Et perdez-vous encore le temps avec des femmes ? 680
Prêts à verser du sang, regardez-vous des pleurs ?
Fuyez, et laissez-les deplorer leurs malheurs.
Leurs plaintes ont pour vous trop d'art et de tendresse.
Elles vous feroient part⁹ enfin¹⁰ de leur foiblesse,
Et ce n'est qu'en fuyant qu'on pare de tels coups. 685
SABINE.
N'appréhendez, rien d'eux, ils sont dignes de vous.
Malgré tous nos efforts, vous en devez attendre

1. *Ils s'amollissent* : ils s'attendris-
sent. — 2. *Par* : de. — 3. *Ta force* :
l'influence que tu as sur moi. —
4. *Vertu* : courage. — 5. *Etonnée* :
ébranlée. — 6. *Point* : situation. —

7. *La dispute* : le débat qui s'élève en
mon âme à son sujet. — 8. *Flammes* :
sentiments d'amour. — 9. *Feroient*
part : communiqueraient **une part**.
— 10. *Enfin* : à la fin.

Ce que vous souhaitez et d'un fils et d'un gendre;
 Et si notre foiblesse ébranloit leur honneur,
 Nous vous laissons ici pour leur rendre du cœur. 690
 Allons, ma sœur, allons ne perdons plus de larmes :
 Contre tant de vertus ce sont de foibles armes.
 Ce n'est qu'au désespoir qu'il nous faut recourir.
 Tigres, allez combattre, et nous, allons mourir.

SCÈNE VIII. — LE VIEIL HORACE,
 HORACE, CURIACE.

HORACE.

Mon père, retenez des femmes qui s'emportent¹, 695
 Et de grâce empêchez surtout qu'elles ne sortent.
 Leur amour importun viendrait avec éclat²
 Par des cris et des pleurs troubler notre combat;
 Et ce qu'elles nous³ sont feroit qu'avec justice
 On nous imputeroit ce mauvais artifice. 700
 L'honneur d'un si beau choix seroit trop acheté,
 Si l'on nous soupçonnoit de quelque lâcheté.

LE VIEIL HORACE.

J'en aurai soin. Allez, vos frères vous attendent;
 Ne pensez qu'aux devoirs que vos pays demandent.

CURIACE.

Quel adieu vous dirai-je ? et par quels compliments⁴.... 705

LE VIEIL HORACE.

Ah ! n'attendrissez point ici mes sentiments;
 Pour vous encourager ma voix manque de termes;
 Mon cœur ne forme point de pensers assez fermes;
 Moi-même en cet adieu j'ai les larmes aux yeux.
 Faites votre devoir, et laissez faire aux Dieux⁶, 710

1. *S'emportent* : se laissent aller à des paroles de désespoir et à des actes violents. — 2. *Avec éclat* : en se manifestant avec bruit. — 3. *Nous* : pour nous. — 4. *Compliments* : marques de politesse. — 5. *Laissez faire aux Dieux* : laissez aux Dieux à agir, laissez agir les Dieux.

ACTE III

SCÈNE PREMIÈRE. — SABINE.

Prenons parti, mon âme, en de telles disgrâces¹ :
Soyons femme d'Horace, ou sœur des Curiaces;
Cessons de partager nos inutiles soins²;
Souhaitons quelque chose, et craignons un peu moins.
Mais, las³ ! quel parti prendre en un sort si contraire ? 715
Quel ennemi choisir, d'un époux ou d'un frère ?
La nature ou l'amour parle pour chacun d'eux,
Et la loi du devoir m'attache à tous les deux.
Sur leurs hauts sentiments réglons plutôt les nôtres;
Soyons femme de l'un ensemble⁴ et sœur des autres : 720
Regardons leur honneur comme un souverain bien;
Imitons leur constance, et ne craignons plus rien.
La mort qui les menace est une mort si belle,
Qu'il en faut sans frayeur attendre la nouvelle.
N'appelons point alors les destins inhumains; 725
Songeons pour quelle cause, et non par quelles mains;
Revoyons les vainqueurs, sans penser qu'à la gloire⁵
Que toute leur maison⁶ reçoit de leur victoire;
Et sans considérer aux dépens de quel sang
Leur vertu les élève en cet illustre rang⁷, 730
Faisons nos intérêts de ceux de leur famille :
En l'une je suis femme, en l'autre je suis fille,
Et tiens à toutes deux par de si forts liens,
Qu'on ne peut triompher que par les bras des miens.
Fortune⁸, quelque maux que ta rigueur m'envoie, 735
J'ai trouvé les moyens d'en tirer de la joie,
Et puis voir aujourd'hui le combat sans terreur,
Les morts sans désespoir, les vainqueurs sans horreur.
Flatteuse illusion, erreur douce et grossière,

1. *Disgrâces* : revers, malheurs. — 2. *Soins* : cf. v. 637. — 3. *Las* : interjection plaintive. Cf. *hélas*, c'est-à-dire *hé! las* (ou *lasse*) que je suis. — 4. *Ensemble* : tout ensemble, en même temps. — * 5. C'est-à-dire *sans penser* à autre chose *qu'à la gloire*. — 6. *Maison* : race. — 7. *Rang* : place qu'on occupe dans l'estime des hommes. — 8. *Fortune* : destinée, **sort**.

Vain effort de mon âme, impuissante lumière, 740
 De qui le faux brillant prend droit de m'éblouir,
 Que tu sais peu durer, et tôt t'évanouir !
 Pareille à ces éclairs qui dans le fort¹ des ombres
 Poussent² un jour qui fuit et rend les nuits plus sombres.
 Tu n'as frappé mes yeux d'un moment de clarté 745
 Que pour les abîmer³ dans plus d'obscurité.
 Tu charmois⁴ trop ma peine, et le ciel, qui s'en fâche⁵,
 Me vend déjà bien cher ce moment de relâche⁶.
 Je sens mon triste cœur percé de tous les coups
 Qui m'ôtent maintenant un frère ou mon époux. 750
 Quand je songe à leur mort, quoi que je me propose⁷,
 Je songe par quels bras, et non pour quelle cause⁸,
 Et ne vois les vainqueurs en leur illustre rang
 Que pour considérer aux dépens de quel sang⁹.
 La maison des vaincus touche seule mon âme : 755
 En l'une je suis fille, en l'autre je suis femme,
 Et tiens à toutes deux par de si forts liens,
 Qu'on ne peut triompher que par la mort des miens¹⁰.
 C'est là donc cette paix que j'ai tant souhaitée !
 Trop favorables Dieux, vous m'avez écoutée ! 760
 Quels foudres¹¹ lancez-vous quand vous vous irritez,
 Si même vos faveurs ont tant de cruautés ?
 Et de quelle façon punissez-vous l'offense,
 Si vous traitez ainsi les vœux de l'innocence ?

SCÈNE II. — SABINE, JULIE.

SABINE.

En est-ce fait, Julie, et que m'apportez-vous ? 765
 Est-ce la mort d'un frère, ou celle d'un époux ?
 Le funeste succès¹² de leurs armes impies
 De tous les combattants a-t-il fait des hosties¹³,
 Et m'enviant¹⁴ l'horreur que j'aurois des vainqueurs,
 Pour tous tant qu'ils étoient demande-t-il mes pleurs ? 770

JULIE.

Quoi ? ce qui s'est passé, vous l'ignorez encore ?

1. *Le fort* : le plus haut degré. —
 2. *Poussent* : jettent, font griller (une
 lueur éphémère). — 3. *Abîmer* : préci-
 piter. — 4. *Charmer* : cf. v. 215. —
 5. *Se fâcher* : avoir de l'aversion pour.
 — 6. *Relâche* : répit. — 7. *Je me pro-
 pose* : je place devant mes yeux. —

8. Cf. v. 726. — 9. Cf. v. 729 et 730-
 — 10. Cf. v. 732-734. Ces reprises de
 vers étaient alors à la mode. —
 11. Le genre du mot *foudre* n'était
 pas encore fixé. — 12. *Succès* : issue,
 résultat. — 13. *Hosties* : victimes. —
 14. *M'enviant* : me refusant.

SABINE.

Vous faut-il étonner de ce que je l'ignore,
 Et ne savez-vous point que de cette maison
 Pour Camille et pour moi Ton fait une prison ?
 Julie, on nous renferme, on a peur de nos larmes; 775
 Sans cela nous serions au milieu de leurs armes,
 Et par les désespoirs¹ d'une chaste amitié²,
 Nous aurions des deux camps tiré quelque pitié.

JULIE.

Il n'étoit pas besoin d'un si tendre spectacle :
 Leur vue à leur combat apporte assez d'obstacle. 780
 Sitôt qu'ils ont paru prêts³ à se mesurer,
 On a dans les deux camps entendu murmurer :
 A voir⁴ de tels amis, des personnes si proches⁵,
 Venir pour leur patrie aux mortelles approches",
 L'un s'émeut de pitié, l'autre est saisi d'horreur, 785
 L'autre d'un si grand zèle admire la fureur⁷;
 Tel porte jusqu'aux cieus leur vertu sans égale,
 Et tel l'ose nommer sacrilège et brutale.
 Ces divers sentiments n'ont pourtant qu'une voix⁸;
 Tous accusent leurs chefs, tous détestent⁹ leur choix; 790
 Et ne pouvant souffrir un combat si barbare,
 On s'écrie, on s'avance, enfin on les sépare.

SABINE.

Que je vous dois d'encens, grands Dieux, qui m'exaucez !

JULIE.

Vous n'êtes pas, Sabine, encore où vous pensez :
 Vous pouvez espérer, vous avez moins à craindre; 795
 Mais il vous reste encore assez de quoi vous plaindre.
 En vain d'un sort si triste on les veut garantir;
 Ces cruels généreux¹⁰ n'y peuvent consentir :
 La gloire de ce choix leur est si précieuse,
 Et charme tellement leur âme ambitieuse, 800
 Qu'alors qu'on les déplore¹¹ ils s'estiment heureux,
 Et prennent pour affront la pitié qu'on a d'eux.
 Le trouble des deux camps souille leur renommée;
 Ils combattront plutôt et l'une et l'autre armée,
 Et mourront par les mains qui leur font d'autres lois, 805

x. *Les désespoirs* : les marques de désespoir. — 2. *Amitié* : amour. — 3. *Prêts à* : près de. — 4. *A voir* : en voyant. — 5. *Proches* : unies les unes aux autres par la parenté. — 6. *Aux mortelles approches* : au combat.

— 7. *Fureur* : ardeur violente. — 8. *Une voix* : une manière de s'exprimer. — 9. *Détestent* : maudissent. — 10. *Généreux* : pris substantivement : hommes de cœur. — 11. *On Us déplore* : on pleure sur leur sort.

Que¹ pas un d'eux renonce aux honneurs d'un tel choix.

SABINE.

Quoi ? dans leur dureté ces cœurs d'acier s'obstinent !

JULIE.

Oui, mais d'autre côté² les deux camps se mutinent,
Et leurs cris, des deux parts poussés en même temps,
Demandent la bataille, ou d'autres combattants. 810

La présence des chefs à peine est respeâée,
Leur pouvoir est douteux³, leur voix mal écoutée;
Le Roi⁴ même s'étonne⁵; et pour dernier effort :
" Puisque chacun, dit-il, s'échauffe, en ce discord⁶,
Consultons des grands Dieux la majesté sacrée, 815
Et voyons si ce change⁷ à leurs bontés agréée.

Quel impie osera se prendre à⁸ leur vouloir⁹,
Lorsqu'en un sacrifice ils nous l'auront fait voir ? "
Il se tait, et ces mots semblent être des charmes¹⁰;
Même aux six combattants ils arrachent les armes; 820
Et ce désir d'honneur qui leur ferme les yeux,

Tout aveugle qu'il est, respecte encor les Dieux.
Leur plus Bouillante ardeur cède à l'avis de Tulle¹¹;
Et soit par déférence, ou par un prompt scrupule,
Dans l'une et l'autre armée on s'en fait une loi, 825
Comme si toutes deux le connoissoient¹² pour roi.
Le reste s'apprendra par la mort des victimes.

SABINE.

Les Dieux n'avoueront¹³ point un combat plein de crimes ;
J'en¹⁴ espère beaucoup, puisqu'il est différé,
Et je commence à voir ce que j'ai désiré. 830

SCÈNE III. — SABINE, CAMILLE,
JULIE,

SABINE.

Ma sœur, que je vous die¹⁵ une bonne nouvelle.

CAMILLE.

Je pense la savoir, s'il faut la nommer telle.

On l'a dite à mon père, et j'étois avec lui;

1. *Que*, dépend de *plutôt* exprimé au v. 804. — 2. *D'autre côté* : de l'autre côté, d'autre part. — 3. *Douteur* : incertain, mal assuré. — 4. *Le Roi* : Tullus. — 5. *S'étonne* : se trouble, est ébranlé. — 6. *Discord* : discorde, désaccord. — 7. *Change* : changement. — 8. *Se prendre à* : s'attaquer à. — 9. *Vou-*

loir : volonté. — 10. *Charmes* : formules magiques, enchantements. — 11. *Tulle* : le roi Tullus Hostitius. — 12. *Connoissoient* : reconnaissaient. — 13. *Avoueront* : approuveront, ratifieront. — 14. *En* : des dieux. — 15. *Die* ; forme archaïque du présent du subjonctif de *dire*.

Mais je n'en conçois rien qui flatte¹ mon ennui².
 Ce délai de nos maux rendra leurs coups plus rudes; 835
 Ce n'est qu'un plus long terme à nos inquiétudes;
 Et tout l'allégement³ qu'il en faut espérer,
 C'est de pleurer plus tard ceux qu'il faudra pleurer.

SABINE.

Les Dieux n'ont pas en vain inspiré ce tumulte.

CAMILLE.

Disons plutôt, ma sœur, qu'en vain on les consulte. 840
 Ces mêmes Dieux à Tulle ont inspiré ce choix;
 Et la voix du public n'est pas toujours leur voix;
 Ils descendent bien moins dans de si bas étages⁴
 Que dans l'âme des rois, leurs vivantes images,
 De qui l'indépendante et sainte autorité 845
 Est un rayon secret de leur divinité.

JULIE.

C'est vouloir sans raison vous former des obstacles
 Que de chercher leur voix ailleurs qu'en leurs oracles;
 Et vous ne vous pouvez figurer tout perdu,
 Sans démentir celui qui vous fut hier rendu. 850

CAMILLE.

Un oracle jamais ne se laisse comprendre :
 On l'entend d'autant moins que plus on croit l'entendre⁶;
 Et loin de s'assurer⁶ sur un pareil arrêt,
 Qui n'y voit rien d'obscur doit croire que tout l'est .

SABINE. -

Sur ce qui fait pour nous⁷ prenons plus d'assurance, 855
 Et souffrons les douceurs d'une juste espérance.
 Quand la faveur du ciel ouvre à demi ses bras,
 Qui ne s'en promet rien ne la mérite pas;
 Il empêche souvent qu'elle ne se déploie,
 Et lorsqu'elle descend, son refus la renvoie. 860

CAMILLE.

Le ciel agit sans nous en ces événements,
 Et ne les règle point dessus⁸ nos sentiments.

JULIE.

Il ne vous a fait peur que pour vous faire grâce.
 Adieu : je vais savoir comme⁹ enfin tout se passe.
 Modérez vos frayeurs; j'espère à mon retour 865

1. *Flatte* : adoucisce. — 2. *Ennui* : chagrin, douleur. — 3. *Allégement* : soulagement, consolation. — 4. *Bas étages* : basses conditions, rangs humble». — 5. *Entendre* : comprendre. — 6. *S'assurer* : prendre assurance, fonder sa sécurité. — 7. *Ce qui fait pour nous* : ce qui nous favorise. — 8. *Dessus* : sur. — 9. *Comme* : comment.

Ne vous entretenir que de propos d'amour,
Et que¹ nous n'emploierons la fin de la journée
Qu'aux doux préparatifs d'un heureux hyménée.

SABINE.

J'ose encor l'espérer.

CAMILLE.

Moi, je n'espère rien.

JULIE.

L'effet² vous fera voir que nous en jugeons bien.

870

SCÈNE IV. — SABINE, CAMILLE.

SABINE.

Parmi nos déplaisirs³ souffrez que je vous blâme :
Je ne puis approuver tant de trouble en votre âme;
Que feriez-vous, ma sœur, au point où je me vois,
Si vous aviez à craindre autant que je le dois⁴,
Et si vous attendiez de leurs armes fatales⁵

875

Des maux pareils aux miens, et des pertes égales ?

CAMILLE.

Parlez plus sainement⁶ de vos maux et des miens :
Chacun voit ceux d'autrui d'un autre œil que les siens;
Mais à bien regarder ceux où⁷ le ciel me plonge,
Les vôtres auprès d'eux vous sembleront un songe.

880

La seule⁸ mort d'Horace est à craindre pour vous.

Des frères ne sont rien à l'égal⁹ d'un époux;
L'hymen qui nous attache en¹⁰ une autre famille
Nous détache de celle où l'on¹¹ a vécu fille;
On voit d'un œil divers¹² des nœuds si différents,

885

Et pour suivre un mari l'on quitte ses parents;

Mais si près d'un hymen, l'amant que donne un père
Nous est moins qu'un époux, et non pas moins qu'un frère;
Nos sentiments entre eux demeurent suspendus,
Notre choix impossible, et nos vœux confondus.

890

Ainsi, ma sœur, du moins vous avez dans vos plaintes

Où¹³ porter vos souhaits et terminer vos craintes;

Mais si le ciel s'obstine à nous persécuter,

Pour moi, j'ai tout à craindre et rien à souhaiter.

x. *Et que* : changement de construction : j'espère que. — 2. *L'effet* : la réalité. — 3. *Déplaisirs* : douleurs. — 4. *Je le dois* : c'est-à-dire je dois craindre. — 5. *Fatales* : destinées à donner la mort. — 6. *Plus sainement* : d'un esprit plus sain,

plus raisonnable. — 7. *Où* : dans lesquels. — 8. *Seule*, c'est-à-dire rien qu'elle. — 9. *A l'égal* : en comparaison. — 10. *Attache en* : attache à et fixe dans. — 11. *Où l'on a* : où nous avons. — 12. *Divers* : différent, autre. — 13. *Où* : un but vers lequel

SABINE.

Quand il faut que l'un meure et par les mains de l'autre, 895
C'est un raisonnement bien mauvais que le vôtre.

Quoique ce soient, ma sœur, des nœuds bien différents,
C'est sans les oublier qu'on quitte ses parents :
L'hymen n'efface point ces profonds caractères¹;
Pour aimer² un mari, l'on ne hait pas ses frères : 900
La nature en tout temps garde ses premiers droits;
Aux dépens de leur vie on ne fait point de choix :
Aussi bien qu'un époux ils sont d'autres nous-mêmes;
Et tous maux sont pareils alors qu'ils sont extrêmes.
Mais l'amant qui vous charme³ et pour qui vous brûlez 905
Ne vous est, après tout, que ce que vous voulez;
Une mauvaise humeur, un peu de jalousie,
En fait assez souvent passer la fantaisie;
Ce que peut le caprice, osez-le par raison,
Et laissez votre sang hors de comparaison⁴ : 910
C'est crime qu'opposer des liens volontaires
A ceux que la naissance a rendus nécessaires.
Si donc le ciel s'obstine à nous persécuter,
Seule j'ai tout à craindre, et rien à souhaiter;
Mais pour vous, le devoir vous donne, dans vos plaintes, 915
Où porter vos souhaits et terminer vos craintes⁵.

CAMILLE.

Je le vois bien, ma sœur, vous n'aimâtes jamais;
Vous ne connoissez point ni l'amour ni ses traits :
On peut lui résister quand il comrhenche à naître,
Mais non pas le bannir quand il s'est rendu maître, 920
Et que l'aveu⁶ d'un père, engageant notre foi⁷,
A fait de ce tyran un légitime roi :
Il entre avec douceur, mais il règne par force;
Et quand l'âme une fois a goûté son amorce,
Vouloir ne plus aimer, c'est ce qu'elle ne peut, 925
Puisqu'elle ne peut plus vouloir que ce qu'il veut :
Ses chaînes sont pour nous aussi fortes que belles.

1. *Caractères* : empreintes, traces. — 2. *Pour aimer* : parce qu'on aime. — 3. *Charmer* : cf. v. 215. — 4. C'est-à-dire : ne comparez pas à l'affection naturelle pour la famille l'affection volontaire pour un fiancé. — 5. Cf. v. 891-894, et v. 758 note. — 6. *L'aveu* : l'autorisation. — 7. *Fol* : amour.

SCÈNE V. — LE VIEIL HORACE,
SABINE, CAMILLE.

LE VIEIL HORACE.

Je viens vous apporter de fâcheuses nouvelles,
Mes filles; mais en vain je voudrois vous celer
Ce qu'on ne vous sauroit longtemps dissimuler : 930
Vos frères sont aux mains¹, les Dieux ainsi l'ordonnent.

SABINE.

Je veux bien Ta vouer, ces nouvelles m'étonnent²;
Et je m'imaginois dans la divinité
Beaucoup moins d'injustice, et bien plus de bonté.
Ne nous consolez point : contre tant d'infortune 935
La pitié parle en vain, la raison importune.
Nous avons en nos mains³ la fin de nos douleurs,
Et qui veut bien⁴ mourir peut braver les malheurs.
Nous pourrions aisément faire en votre présence
De notre désespoir une fausse constance; 940

Mais quand on peut sans honte être sans fermeté,
L'affecter⁵ au dehors, c'est une lâcheté;
L'usage d'un tel art, nous le laissons aux hommes.
Et ne voulons passer que pour ce que nous sommes.

Nous ne demandons point qu'un courage⁶ si fort 945
S'abaisse à notre exemple à se plaindre du sort.
Recevez sans frémir ces mortelles alarmes;
Voyez couler nos pleurs sans y mêler vos larmes;
Enfin, pour toute grâce, en de tels déplaisirs⁷,
Gardez votre constance⁸, et souffrez nos soupirs, 950

LE VIEIL HORACE.

Loin de blâmer les pleurs que je vous vois répandre,
Je crois faire beaucoup de m'en pouvoir défendre,
Et céderois peut-être à de si rudes coups,
Si je prenois ici même⁹ intérêt que vous :
Non qu'Albe par son choix m'ait fait haïr vos frères, 955
Tous trois me sont encor des personnes bien chères;
Mais enfin l'amitié n'est pas du même rang,
Et n'a point les effets de l'amour ni du sang;
Je ne sens point pour eux la douleur qui tourmente
Sabine comme sœur, Camille comme amante : 960

1. *Sont aux mains* : en sont venus aux mains, ont engagé le combat. — 2. *M'étonnent* : me troublent, m'ébranlent. — 3. *En nos mains* : à notre disposition. — 4. *Qui veut bien* : qui a la

ferme volonté de. — 5. *L'affecter* : affecter la fermeté ou la constance. — 6. *Courage* : cœur. — 7. *Déplaisirs* : cf. v. 11. — 8. *Constance* : cf. v. 10. — 9. *Même* : le même.

Je puis les regarder comme nos ennemis,
 Et donne sans regret mes souhaits à mes fils.
 Ils sont, grâce aux Dieux, dignes de leur patrie;
 Aucun étonnement¹ n'a leur gloire flétrie²;
 Et j'ai vu leur honneur croître de la moitié, 965
 Quand ils ont des deux camps refusé la pitié.
 Si par Quelque foiblesse ils l'avoient mendiee,
 Si leur haute vertu ne l'eût répudiée,
 Ma main bientôt sur eux m'eût vengé hautement
 De l'affront que m'eût fait ce mol³ consentement. 970
 Mais lorsqu'en dépit d'eux on en a voulu d'autres,
 Je ne le cèle point, j'ai joint mes vœux aux vôtres.
 Si le ciel pitoyable⁴ eût écouté ma voix,
 Albe seroit réduite à faire un autre choix;
 Nous pourrions voir tantôt triompher les Horaces 975
 Sans voir leurs bras souillés du sang des Curiaces,
 Et de l'événement⁵ d'un combat plus humain
 Dépendroit maintenant l'honneur du nom romain.
 La prudence des Dieux autrement en dispose;
 Sur leur ordre éternel⁶ mon esprit se repose : 980
 Il s'arme en ce besoin⁷ de générosité⁸,
 Et du bonheur public fait sa félicité.
 Tâchez d'en faire autant pour soulager vos peines,
 Et songez toutes deux que vous êtes Romaines :
 Vous l'êtes devenue, et vous l'êtes encor⁹; 985
 Un si glorieux titre est un digne trésor.
 Un jour, un jour viendra que¹⁰ par toute la terre
 Rome se fera craindre à l'égal du tonnerre,
 Et que tout l'univers tremblant dessous¹¹ ses lois,
 Ce grand nom deviendra l'ambition¹² des rois ; 99c
 Les Dieux à notre Énée ont promis cette gloire¹⁸.

SCÈNE VI. — LE VIEIL HORACE, SABINE,
 CAMILLE, JULIE.

LE VIEIL HORACE.

Nous venez-vous, Julie, apprendre la victoire ?

1. *Etonnement*: épouvante. — 2. *N'a leur gloire flétrie* : n'a flétri leur gloire. Quand le substantif complément se trouvait placé entre l'auxiliaire et le participe passé, ce dernier s'accordait presque toujours. — 3. *Mol* : qui témoigne de mollesse, de lâcheté. — 4. *Pitoyable* : accessible à la pitié. — 5. *Événement* : issue, résultat.

— 6. *Sur leur ordre éternel*, c'est-à-dire sur l'ordre éternel de leurs desseins. — 7. *Besoin* : circonstance critique. — 8. *Générosité* : noblesse, magnanimité. — 9. Le premier *vous* s'adresse à Sabine, le second à Camille. — 10. *Que* : où. — 11. *Dessous* : sous. — 12. *L'ambition* : l'objet de l'ambition. — 13. *Voir Énéide*, chants I et VI.

JULIE.

Mais plutôt du combat les funestes effets :
Rome est sujette d'Albe, et vos fils sont défaits¹;
Des trois les deux² sont morts, son époux³ seul vous reste. 995

LE VIEIL HORACE.

O d'un triste combat effet vraiment funeste !
Rome est sujette d'Albe, et pour l'en garantir
Il n'a pas employé jusqu'au dernier soupir !
Non, non, cela n'est point, on vous trompe, Julie;
Rome n'est point sujette, ou mon fils est sans vie : 1000
Je connois mieux mon sang⁴, il sait mieux son devoir.

JULIE.

Mille, de nos remparts, comme moi l'ont pu voir.
Il s'est fait admirer tant qu'ont duré⁵ ses frères;
Mais comme⁶ il s'est vu seul contre trois adversaires,
Près d'être enfermé d'eux⁷, sa fuite l'a sauvé. 1005

LE VIEIL HORACE.

Et nos soldats trahis ne l'ont point achevé ?
Dans leurs rangs à ce lâche ils ont donné retraite ?

JULIE.

Je n'ai rien voulu voir après cette défaite.

CAMILLE.

O mes frères !

LE VIEIL HORACE.

Tout beau⁸, ne les pleurez pas tous;
Deux jouissent d'un sort dont leur père est jaloux. 1010
Que des plus nobles fleurs leur tombe soit couverte;
La gloire de leur mort m'a payé de leur perte :
Ce bonheur a suivi leur courage vaincu,
Qu'ils ont vu Rome libre autant qu'ils ont vécu,
Et ne l'auront point vue obéir qu'à⁹ son prince, 1015
Ni d'un État voisin devenir la province¹⁰.
Pleurez l'autre, pleurez l'irréparable affront
Que sa fuite honteuse imprime à notre front;
Pleurez le déshonneur de toute notre race,
Et l'opprobre éternel qu'il laisse au nom d'Horace. 1020

JULIE.

Que vouliez-vous qu'il fît contre trois ?

X. *Sont défaits* : ont subi 'a défaite. — a. *Les deux*, par opposition au troisième qui reste. — 3. *Son époux* : l'époux de Sabine. — 4. *Mon sang* : ma race, mon fils. — 5. *Duré* : continué de vivre. — 6. *Comme* : lorsque. — 7. *Enfermé d'eux* : entouré, cerné par eux. — 8. *Tout beau* : doucement, halte-là. — 9. *Qu'à* : sinon à. — 10. *La province* : c'est-à-dire une portion annexée, sujette.

LE VIEIL HORACE.

Qu'il mourût,
 Ou qu'un beau désespoir alors le secourût.
 N'eût-il que d'un moment reculé sa défaite,
 Rome eût été du moins un peu plus tard sujette;
 Il eût avec honneur laissé mes cheveux gris, 1025
 Et c'étoit de sa vie un assez digne prix.

Il est de tout son sang comptable¹ à sa patrie :
 Chaque goutte épargnée à sa gloire flétrie²;
 Chaque instant de sa vie, après ce lâche tour³,
 Met d'autant plus ma honte avec la sienne au jour. 103G
 J'en romprai bien le cours⁴, et ma juste colère,
 Contre un indigne fils usant des droits d'un père,
 Saura bien faire voir dans sa punition
 L'éclatant désaveu d'une telle action.

SABINE.

Écoutez un peu moins ces ardeurs généreuses⁵, 2035
 Et ne nous rendez point tout à fait malheureuses.

LE VIEIL HORACE.

Sabine, votre cœur se console aisément;
 Nos malheurs jusqu'ici vous touchent foiblement.
 Vous n'avez point encor de part à nos misères⁶ :
 Le ciel vous a sauvé votre époux et vos frères; 1040
 Si nous sommes sujets c'est de votre pays;
 Vos frères sont vainqueurs quand⁷ nous sommes trahis;
 Et voyant le haut point où leur gloire se monte⁸,
 Vous regardez fort peu ce qui nous vient de honte.
 Mais votre trop d'amour pour cet infâme époux 1045
 Vous donnera bientôt à plaindre⁹ comme à nous.
 Vos pleurs en sa faveur sont de foibles défenses :
 J'atteste des grands Dieux les suprêmes puissances
 Qu'avant ce jour fini¹⁰, ces mains, ces propres mains
 Laveront dans son sang la honte des Romains. 1050

SABINE.

Suivons-le promptement, la colère l'emporte.
 Dieux ! verrons-nous toujours des malheurs de la sorte¹¹ ?
 Nous faudra-t-il toujours en craindre de plus grands,
 Et toujours redouter la main de nos parents ?

x. *Il est comptable de* : il doit compte de. — 2. Cf. v. 964. — 3. *Lâche tour* : crime. — 4. *Le cours* de sa vie. — 5. *Généreuses* : qui partent d'une âme noble. — 6. *Misères* : malheurs. — 7. *Quand* : alors que, tandis que. — 8. *Se monte* : s'élève, s'accroît. — 9. *A plaindre* : des raisons de gémir et de vous lamenter. — 10. *Ce jour fini*, latinisme : la fin de ce jour. — 11. *De la sorte* : de cette sorte, tels que ceux-ci.

ACTE IV

SCÈNE PREMIÈRE. — LE VIEIL HORACE, CAMILLE.

LE VIEIL HORACE.

Ne me parlez jamais en faveur d'un infâme; 1055
Qu'il me fuie à l'égal¹ des frères de sa femme :
Pour conserver un sang qu'il tient² si précieux,
Il n'a rien fait encor s'il n'évite mes yeux.
Sabine y peut mettre ordre, ou derechef³ j'atteste
Le souverain pouvoir de la troupe céleste⁴.... 1060

CAMILLE.

Ah ! mon père, prenez un plus doux sentiment;
Vous verrez Rome même en user autrement;
Et de quelque malheur que le ciel l'ait comblée,
Excuser la vertu⁵ sous le nombre accablée.

LE VIEIL HORACE.

Le jugement de Rome est peu pour mon regard⁶, 1065
Camille; je suis père, et j'ai mes droits à part.
Je sais trop comme⁷ agit la vertu véritable :
C'eât sans en triompher que le nombre l'accable;
Et sa mâle vigueur, toujours en même point⁸,
Succombe sous la force, et ne lui cède point. 1070
Taisez-vous, et sachons ce que nous veut Vaire.

SCÈNE II. — LE VIEIL HORACE, VALÈRE, CAMILLE.

VALÈRE.

Envoyé par le **Roi** pour consoler un père,
Et pour lui témoigner....

LE VIEIL HORACE.

N'en prenez **aucun soin** :
C'est un soulagement dont je n'ai pas besoin;

1. A l'égal de : autant que, aussi bien que (il a fui les frères de sa femme). — 2. Tient : estime, juge. — 3. Derechef : de nouveau. — 4. La troupe | réleste : les dieux. — 5. La vertu : le courage. — 6. Pour mon regard : à mes yeux. — 7. Comme : comment. — 8. Point : situation, degré.

Et j'aime mieux voir morts que couverts d'infamie 1075
 Ceux que vient de m'ôter une main ennemie.
 Tous deux pour leur pays sont morts en gens d'honneur :
 Il me suffit.

VALÈRE.

Mais l'autre est un rare bonheur;
 De tous les trois chez vous il doit tenir la place.

LE VIEIL HORACE.

Que n'a-t-on vu périr en lui le nom d'Horace 1 1080

VALÈRE.

Seul vous le maltraitez¹ après ce qu'il a fait.

LE VIEIL HORACE.

C'est à moi seul aussi de punir son forfait.

VALÈRE.

Quel forfait trouvez-vous en sa bonne² conduite ?

LE VIEIL HORACE.

Quel éclat de vertu trouvez-vous en sa fuite ?

VALÈRE.

La fuite est glorieuse en cette occasion. 1085

LE VIEIL HORACE.

Vous redoublez ma honte et ma confusion.

Certes, l'exemple est rare et digne de mémoire,

De trouver dans la fuite un chemin à la gloire.

VALÈRE.

Quelle confusion, et quelle honte à vous

D'avoir produit un fils qui nous conserve³ tous, 1090

Qui fait triompher Rome, et lui gagne un empire⁴ ?

A quels plus grands honneurs faut-il qu'un père aspire ?

LE VIEIL HORACE.

Quels honneurs, quel triomphe, et quel empire enfin,

Lorsqu'Albe sous ses lois range⁵ notre destin ?

VALÈRE.

Que parlez-vous ici d'Albe et de sa victoire ? 1095

Ignorez-vous encor la moitié de l'histoire⁶ ?

LE VIEIL HORACE.

Je sais que par sa fuite il a trahi l'État.

VALÈRE.

Oui, s'il eût en fuyant terminé le combat;

Mais on a bientôt vu qu'il ne fuyoit qu'en homme

Qui sa voit ménager⁷ l'avantage de Rome. 1100

1. *Le maltraitez* : l'outragez, dites du mal de lui. — 2. *Bonne* : noble, courageuse, héroïque, cf. v. 468, 615, 1698. — 3. *Conserve* : sauve. — 4. *Un empire*, c'est-à-dire l'empire, la suprématie sur Albe. — 5. *Range* : réduit. — 6. *Histoire* : récit des événements. — 7. *Ménager* : préparer adroitement.

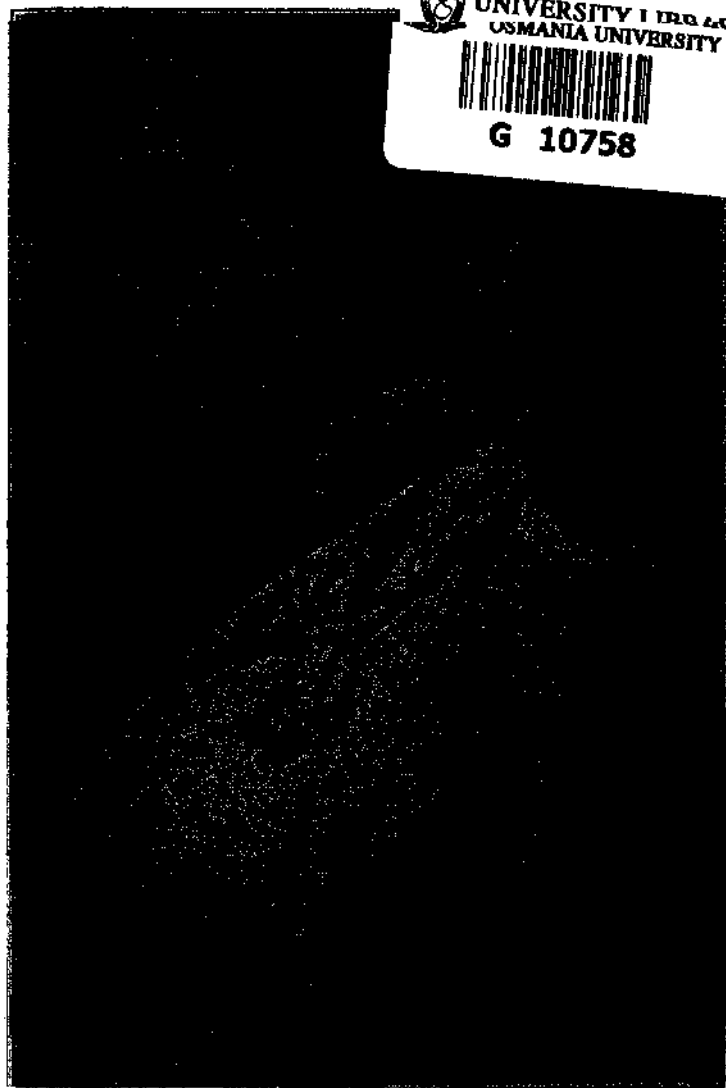


Photo Hacbette.

JEU DE SCÈNE DE LA TRAGÉDIENNE RACHEL (1811-1858) DANS LE RÔLE DE CAMILLE
B. N. Estampes.

G. 10758

LE VIEIL HORACE.

Quoi, Rome donc triomphe ?

VALÈRE.

Apprenez, apprenez

La valeur de ce fils qu'à tort vous condamnez.

Resté seul contre trois, mais en cette aventure¹

Tous trois étant blessés, et lui seul sans blessure,

Trop foible pour eux tous, trop fort pour chacun d'eux, 1105

Il sait bien se tirer d'un pas si dangereux;

Il fuit pour mieux combattre, et cette prompte ruse

Divise adroitement trois frères qu'elle abuse.

Chacun le suit d'un pas ou plus ou moins pressé,

Selon qu'il se rencontre² ou plus ou moins blessé; 1110

Leur ardeur est égale à poursuivre sa fuite;

Mais leurs coups inégaux³ séparent leur poursuite.

Horace, les voyant l'un de l'autre écartés,

Se retourne, et déjà les croit demi-domptés :

Il attend le premier, et c'étoit votre gendre. 1115

L'autre, tout indigné qu'il ait osé l'attendre,

En vain en l'attaquant fait paroître un grand cœur :

Le sang qu'il a perdu ralentit sa vigueur.

Albe à son tour commence à craindre un sort contraire;

Elle crie au second qu'il secoure son frère : 1120

Il se hâte et s'épuise en efforts superflus;

Il trouve en les joignant⁴ que son frère n'est plus.

CAMILLE.

Hélas !

VALÈRE.

Tout hors d'haleine il prend pourtant sa place,

Et redouble⁵ bientôt la victoire d'Horace :

Son courage sans force est un débile appui; 1125

Voulant venger son frère, il tombe auprès de lui.

L'air résonne des cris qu'au ciel chacun envoie;

Albe en jette d'angoisse, et les Romains de joie.

Comme notre héros se voit près d'achever⁶,

C'est peu pour lui de vaincre, il veut encor braver : 1130

" J'en viens d'immoler deux aux mânes de mes frères;

Rome aura le dernier de mes trois adversaires.

C'est à ses intérêts que je vais l'immoler ",

Dit-il; et tout d'un temps⁷ on le voit y voler.

1. *Aventure* : conjoncture. — 2. *Se rencontre* : se trouve être. — 3. *Leurs coups inégaux* : l'inégalité des coups qu'ils ont reçus. — 4. *Joignant* : rejoignant.

— 5. *Redouble* : rend double. — 6. *Achever* : en finir, terminer. — 7. *Tout d'un temps* : en même temps, aussitôt.

La victoire entre eux deux n'étoit pas incertaine; 1135
 L'Albain percé de coups ne se traînoit qu'à peine¹,
 Et comme une victime aux marches de l'autel,
 Il sembloit présenter sa gorge au coup mortel :
 Aussi le reçoit-il, peu s'en faut, sans défense.
 Et son trépas de Rome établit la puissance. 1140

LE VIEIL HORACE.

O mon fils ! ô ma joie ! ô l'honneur de nos jours !
 O d'un État penchant² l'inespéré secours !
 Vertu digne de Rome, et sang digne d'Horace !
 Appui de ton pays, et gloire de ta race !
 Quand pourrai-je étouffer dans tes embrassements³ 1145
 L'erreur dont j'ai formé⁴ de si faux sentiments ?
 Quand pourra mon amour baigner avec tendresse
 Ton front victorieux de larmes d'allégresse ?

VALÈRE.

Vos caresses bientôt pourront se déployer :
 Le Roi dans un moment vous le⁵ va renvoyer, 1150
 Et remet à demain la pompe⁶ qu'il prépare
 D'un sacrifice aux Dieux pour un bonheur si rare;
 Aujourd'hui seulement on s'acquitte vers⁷ eux
 Par des chants de victoire et par de simples vœux.
 C' est où⁸ le Roi le mène, et tandis⁹ il m'envoie 1155
 Faire office¹⁰ vers¹¹ vous de douleur et de joie;
 Mais cet office encor n'est pas assez pour lui;
 Il y¹² viendra lui-même, et peut-être aujourd'hui :
 Il croit mal reconnoître¹³ une vertu si pure,
 Si de sa propre bouche il ne vous en¹⁴ assure, 1160
 S'il ne vous dit chez vous combien vous doit l'État.

LE VIEIL HORACE.

De tels remerciements ont pour moi trop d'éclat,
 Et je me tiens¹⁶ déjà trop payé par les vôtres
 Du service d'un fils, et du sang des deux autres.

VALÈRE.

Il ne sait ce que c'est d'honorer à demi; 1165
 Et son sceptre arraché des mains de l'ennemi
 Fait qu'il tient¹⁶ cet honneur qu'il lui plaît de vous faire

1. *A peine*: avec peine. — 2. *Penchant*: chancelant. — 3. *Dans tes embrassements*: en t'embrassant — 4. *Dont foi formé*: grâce à laquelle j'ai conçu. — 5. *Le*: votre fils. — 6. *La pompe*: la solennité. — 7. *Vers*: envers. — 8. *Où*: à quoi, c'est-à-dire aux chants et aux vœux. — 9. *Tandis*: pendant

ce temps-là. — 10. *Faire office de mes-*
sager (de douleur et de joie...). —
 11. *Vers*: cf. v. 1153. — 12. *Y*: vers
 vous. — 13. *Reconnoître*: avoir de la
 reconnaissance pour. — 14. *En*: s'il
 ne vous assure lui-même qu'il la
 reconnoît. — 15 et 16. *Tenir*: consi-
 dérer, estimer.

Au-dessous du mérite et du fils et du père.
 Je vais lui témoigner quels nobles sentiments
 La vertu vous inspire en tous vos mouvements¹, 1170
Et combien vous montrez d'ardeur pour son service.

LE VIEIL HORACE.

Je vous devrai beaucoup pour un si bon office.

SCÈNE III. — LE VIEIL HORACE,
 CAMILLE.

LE VIEIL HORACE.

Ma fille, il n'est plus temps de répandre des pleurs ;
 Il sied mal d'en verser où² l'on voit tant d'honneurs ;
 On pleure injustement des pertes domestiques³, 1175
 Quand on en voit sortir des victoires publiques.
 Rome triomphe d'Albe, et c'est assez pour nous ;
 Tous nos maux à ce prix doivent nous être doux.
 En la mort d'un amant vous ne perdez qu'un homme
 Dont la perte est aisée à réparer dans Rome ; 1180
 Après cette victoire, il n'est point de Romain
 Qui ne soit glorieux de vous donner la main⁴.
 Il me faut à Sabine en porter la nouvelle ;
 Ce coup sera sans doute assez rude⁵ pour elle, 1185
 Et ses trois frères morts⁶ par la main d'un époux
 Lui donneront⁷ des pleurs bien plus juétés qu'à vous ;
 Mais j'espère aisément en dissiper l'orage,
 Et qu'⁸un peu de prudence⁹ aidant son grand courage
 Fera bientôt régner sur un si noble cœur
 Le généreux¹⁰ amour qu'elle doit au vainqueur. 1190
 Cependant¹¹ étouffez cette lâche tristesse ;
 Recevez-le, s'il vient, avec moins de foiblesse ;
 Faites-vous voir sa sœur, et qu'¹²en un même flanc
 Le ciel vous a tous deux formés d'un même sang.

SCÈNE IV. — CAMILLE.

Oui, je lui ferai voir, par d'inaffiables marques, 1195
 Qu'un véritable amour brave la main des Parques¹³,

1. *Mouvements* de l'âme, sentiments.
 — 2. *Où* : au moment où. — 3. *Domestiques* : qui sont de la maison (cf. v. 1372) par opposition à *publiques*. —
 4. *Donner la main* : épouser. Cf. v. 338.
 — 5. *Rude* ; pénible. — 6. *Ses trois*
itères morts : la mort de ses trois

frères (tués par). — 7. *Donneront* : causeront. — 8. *Et que* : cf. v. 867.
 — 9. *Prudence* : raison, sagesse. —
 10. *Généreux* : cf. v. 1035. — 11. *Cependant* : pendant ce temps. — 12. *Et quel*
 cf. v. 867 et 1188. — 13. *Les Parques* :
 déesses de la mort.

Et ne prend¹ point de lois de ces cruels tyrans
 Qu'un astre injurieux² nous donne pour parents.
 Tu blâmes ma douleur, tu l'oses nommer lâche;
 Je l'aime d'autant plus que plus elle te fâche³, 1200
 Impitoyable père, et par un juste effort
 Je la veux rendre égale aux rigueurs de mon sort.
 En vit-on jamais un dont les rudes traverses⁴
 Prissent en moins de rien tant de faces diverses,
 Qui fût doux tant de fois, et tant de fois cruel, 1205
 Et portât tant de coups avant le coup mortel ?
 Vit-on jamais une âme en un jour plus atteinte
 De joie et de douleur, d'espérance et de crainte,
 Asservie en esclave à plus d'événements,
 Et le piteux⁵ jouet de plus de changements ? 1210
 Un oracle m'assure⁶, un songe me travaille⁷;
 La paix calme l'effroi que me fait⁸ la bataille;
 Mon hymen se prépare et presque en un moment⁹
 Pour combattre mon frère on choisit mon amant;
 Ce choix me désespère, et tous le désavouent; 1215
 La partie¹⁰ est rompue, et les Dieux la renouent;
 Rome semble vaincue, et seul des trois Albains,
 Curiace en mon sang¹¹ n'a point trempé ses mains.
 O Dieux ! sentois-je alors des douleurs trop légères
 Pour le malheur de Rome et la mort de deux frères, 1220
 Et me flattois-je trop quand je croyois pouvoir
 L'aimer encor sans crime et nourrir quelque espoir ?
 Sa mort m'en punit bien, et¹² la façon cruelle
 Dont mon âme éperdue en reçoit la nouvelle :
 Son rival¹³ me l'apprend, et faisant à mes yeux 1225
 D'un si triste succès¹⁴ le récit odieux,
 Il porte sur le front une allégresse ouverte¹⁵,
 Que le bonheur public fait bien moins que ma perte¹⁶;
 Et bâtissant en l'air¹⁷ sur le malheur d'autrui,
 Aussi bien que mon frère il triomphe de lui. 1230
 Mais ce n'est rien encore au prix¹⁸ de ce qui reste :
 On demande ma joie en un jour si funeste;

1. *Prend* : reçoit. — 2. *Injurieux* : injuste, inique. — 3. *Fâcher* : cf. v. 616.
 — 4. *Traverses* : épreuves. — 5. *Piteux* : digne de pitié. — 6. *M'assure* : me rassure, me donne confiance. —
 7. *Me travaille* : me tourmente, m'inquiète. — 8. *Fait* : cause. — 9. *En un moment* : en un même moment, au même moment. — 10. *La partie* : le

adverses pour régler la situation. —
 11. *Mon sang* : le sang de ma famille, de mon frère. — 12. *Et* : ainsi que. —
 13. *Son rival* : Valère. — 14. *Succès* : cf. v. 767. — 15. *Ouverte* : franche, non dissimulée. — 16. *Ma perte* : la perte que je viens de faire. —
 17. *Bâtissant en l'air* : se forgeant des chimères. — 18. *Au prix* : en compa-
 raison.

Il me faut applaudir aux exploits du vainqueur,
 Et baiser une main qui me perce le cœur.
 En un sujet de pleurs si grand, si légitime, 1235
 Se plaindre est une honte, et soupirer un crime;
 Leur brutale¹ vertu veut qu'on s'estime heureux,
 Et si Ton n'est barbare, on n'est point généreux².
 Dégénérons, mon cœur, d'un si vertueux père;
 Soyons indigne sœur d'un si généreux³ frère : 1240
 C'est gloire de passer pour un cœur abattu,
 Quand la brutalité⁴ fait⁵ la haute vertu.
 Éclatez, mes douleurs : à quoi bon vous contraindre ?
 Quand on a tout perdu, que sauroit-on plus⁶ craindre ?
 Pour ce cruel vainqueur n'ayez point de respect; 1245
 Loin d'éviter ses yeux, croissez à son aspect;
 Offensez sa victoire, irritez sa colère,
 Et prenez, s'il se peut, plaisir à lui déplaire.
 Il vient : préparons-nous à montrer constamment⁷
 Ce que doit une amante à la mort d'un amant. 1250

SCÈNE V. — HORACE, CAMILLE, PROCULE.
 (*Procule porte en sa main les trois épées des Curiaces.*)

HORACE.

Ma sœur, voici le bras qui venge nos deux frères,
 Le bras qui rompt le cours de nos destins contraires,
 Qui nous rend maîtres d'Albe; enfin voici le bras
 Qui seul fait aujourd'hui le sort de deux États;
 Vois ces marques d'honneur, ces témoins de ma gloire, 1255
 Et rends ce que tu dois à l'heur⁸ de ma victoire.

CAMILLE.

Recevez donc mes pleurs, c'est ce que je lui dois.

HORACE.

Rome n'en veut point voir après de tels exploits,
 Et nos deux frères morts⁹ dans le malheur des armes
 Sont trop payés de sang¹⁰ pour exiger des larmes : 1260
 Quand la perte est vengée, on n'a plus rien perdu.

CAMILLE.

Puisqu'ils sont satisfaits par le sang épandu¹¹,
 Je cesserai pour eux de paroître affligée,
 Et j'oublierai leur mort que vous avez vengée;

1. *Brutale* : féroce. — 2 et 3. *Généreux* : noble, magnanime. — 4. *Brutalité* : férocité. — 5. *Fait* : constitué, est. — 6. *Plus* : désormais. — 7. *Constamment* : avec constance, avec fermeté. — 8. *L'heur* : le bonheur. — 9. *Nos deux frères morts* : la mort de nos deux frères. — 10. *Payés de sang* : vengés par le sang que j'ai répandu. — 11. *Épandu* : répandu.

Mais qui me vengera de celle d'un amant, 1265
 Pour me faire oublier sa perte en un moment ?

HORACE.

Que dis-tu, malheureuse ?

CAMILLE.

O mon cher Curiace !

HORACE.

O d'une indigne sœur insupportable audace !
 D'un ennemi public dont je reviens vainqueur
 Le nom est dans ta bouche et l'amour dans ton cœur ! 1270

Ton ardeur criminelle à la vengeance aspire I
 Ta bouche la demande, et ton cœur la respire¹ !

Suis moins ta passion, règle mieux tes désirs,
 Ne me fais plus rougir d'entendre tes soupirs;
 Tes flammes désormais doivent être étouffées; 1275

Bannis-les de ton âme, et songe à mes trophées :
 Qu'ils soient dorénavant ton unique entretien².

CAMILLE.

Donne-moi donc, barbare, un cœur comme le tien;
 Et si tu veux enfin que je t'ouvre mon âme,
 Rends-moi mon Curiace, ou laisse agir ma flamme : 1280
 Ma joie et mes douleurs dépendoient de son sort;
 Je l'adorois vivant, et je le pleure mort.

Ne cherche plus ta sœur où tu l'avois laissée;

Tu ne revois en moi qu'une amante offensée,
 Qui, comme une furie, attachée à tes pas, 1285
 Te veut incessamment³ reprocher son trépas.

Tigre altéré de sang, qui me défends les larmes,
 Qui veux que dans sa mort je trouve encor des charmes,
 Et que jusques au ciel élevant tes exploits,
 Moi-même je le tue une seconde fois ! 1290

Puissent tant de malheurs accompagner ta vie,
 Que tu tombes au point de me porter envie;
 Et toi, bientôt souiller⁴ par quelque lâcheté
 Cette gloire si chère à ta brutalité⁵ !

HORACE.

O ciel ! qui vit jamais une pareille rage ! 1295
 Crois-tu donc que je sois insensible à l'outrage,
 Que je souffre en mon sang ce mortel déshonneur ?
 Aime⁶, aime cette mort qui fait notre bonheur,

1. *Respire* : souhaite passionnément. }
 — 2. *Entretien* : sujet de réflexion, } pour : *eteoi, puisses-tu souiller*. Il y a
 pensée. — 3. *Incessamment* : sans cesse. } deux sujets de personnes différentes
 — 4. *Et toi, bientôt souiller* : ellipse, } pour un seul verbe. — 5. *Brutalité* :
 cf v. l 242. — 6. *Aime* : sois heureuse de.

Et préfère du moins au souvenir d'un homme
Ce que doit ta naissance aux intérêts de Rome. 1300

CAMILLE.

Rome, Tunique objet de mon ressentiment !
Rome, à qui vient ton bras d'immoler mon amant 1
Rome qui t'a vu naître, et que ton cœur adore !
Rome enfin que je hais parce qu'elle t'honore !
Puissent tous ses voisins ensemble conjurés 1305

Saper ses fondements encor mal assurés !
Et si ce n'est assez de toute l'Italie,
Que l'Orient contre elle à l'Occident s'allie;
Que cent peuples unis des bouts de l'univers
Passent pour la détruire et les monts et les mers 1 1310

Qu'elle-même sur soi renverse ses murailles,
Et de ses propres mains déchire ses entrailles !
Que le courroux du ciel allumé par mes vœux
Fasse pleuvoir sur elle un déluge de feux !
Puissé-je de mes yeux y voir tomber ce foudre¹, 1315

Voir ses maisons en cendre, et tes lauriers en poudre²,
Voir le dernier Romain à son dernier soupir,
Moi seule en être cause, et mourir de plaisir !

HORACE, *mettant la main à l'épée, et poursuivant sa sœur
qui s'enfuit.*

C'est trop, ma patience à la raison fait place;
Va dedans³ les enfers plaindre ton Curiace. 1320

CAMILLE, *blessée, derrière le théâtre.*

Ah ! traître !

HORACE, *revenant sur le théâtre.*

Ainsi reçoive un châtimement soudain⁴

Quiconque ose pleurer un ennemi romain !

SCÈNE VI. — HORACE, PROCULE.

PROCULE.

Que venez-vous de faire ?

HORACE.

Un acte de justice :

Un semblable forfait veut un pareil supplice.

PROCULE.

Vous deviez⁵ la traiter avec moins de rigueur. 1325

I. *Ce foudre* : cf. v. 761. — 2. *Poudre* : I 4. *Soudain* : immédiat. — 5 *Vous poussière*. — 3. *Dedans* : dans. — | *deviez* : vous auriez dû.

HORACE.

Ne me dis point qu'elle est et mon sang¹ et ma sœur.
 Mon père ne peut plus l'avouer² pour sa fille :
 Qui maudit son pays renonce à sa famille;
 Des noms si pleins d'amour ne lui sont plus permis;
 De ses plus chers parents il fait ses ennemis : 1330
 Le sang³ même les arme en haine de son crime.
 La plus prompte vengeance en⁴ est plus⁵ légitime;
 Et ce souhait impie, encore qu'⁶impuissant,
 Est un monstre qu'il faut étouffer en naissant⁷.

SCÈNE VIL — HORACE, SABINE,
PROCULE.

SABINE.

A quoi s'arrête ici ton illustre colère? 1335
 Viens voir mourir ta sœur dans les bras de ton père;
 Viens repaître tes yeux d'un spectacle si doux :
 Ou si tu n'es point las de ces généreux⁸ coups,
 Immole au cher pays des vertueux Horaces
 Ce reste malheureux du sang des Curiaces. 1340
 Si prodigue du tien, n'épargne pas le leur;
 Joins Sabine à Camille, et ta femme à ta sœur;
 Nos crimes sont pareils, ainsi que nos misères⁹;
 Je soupire comme elle, et déplore¹⁰ mes frères :
 Plus coupable en ce point contre tes dures lois, 1345
 Qu'elle n'en pleuroit qu'un, et que j'en pleure trois,
 Qu'après son châtement ma faute continue.

HORACE.

Sèche tes pleurs, Sabine, ou les cache à ma vue :
 Rends-toi digne du nom de ma chaste moitié,
 Et ne m'accable point d'une indigne pitié. 1350
 Si l'absolu pouvoir d'une pudique flamme
 Ne nous laisse à tous deux qu'un penser¹¹ et qu'une âme,
 C'est à toi d'élever tes sentiments aux miens,
 Non à moi de descendre¹² à la honte des tiens.
 Je t'aime, et je connois la douleur qui te presse¹³; 1355

1. *Mon sang* : du même sang que moi.
 — 2. *L'avouer* : la reconnaître. — 3. *Le sang* : la parenté. — 4. *En* : par cela même qu'elle est la plus prompte. — 5. *Plus* : la plus. — 6. *Encore que* : bien que. — 7. *En naissant* : lorsqu'il naît.

— 8. *Généreux* : cf. v. 1035. — 9. *Misères* : cf. v. 1039. — 10. *Déplore* : cf. v. 801 — 11. *Un penser* : cf. v. 214 et 708. — 12. *Descendre* : m'abaisser. — 13. *Te presse* : t'opprime, pèse sur toi.

Embrasse ma vertu¹ pour vaincre ta foiblesse,
 Participe à ma gloire au lieu de la souiller.
 Tâche à² t'en revêtir, non à m'en dépouiller.
 Es-tu de mon honneur si mortelle ennemie,
 Que je te plaise mieux couvert d'une infamie ? 1360
 Sois plus femme que sœur, et te réglant sur moi,
 Fais-toi de mon exemple une immuable loi.

SABINE.

Cherche pour t'imiter des âmes plus parfaites.
 Je ne t'impute point les pertes que j'ai faites,
 J'en ai les sentiments que je dois en avoir, 1365
 Et je m'en prends au sort plutôt qu'à ton devoir;
 Mais enfin je renonce à la vertu romaine,
 Si pour la posséder je dois être inhumaine;
 Et ne puis voir en moi la femme du vainqueur
 Sans y voir des vaincus la déplorable³ sœur. 1370

Prenons part en public aux victoires publiques,
 Pleurons dans la maison nos malheurs domestiques⁴,
 Et ne regardons point des biens communs à tous,
 Quand nous voyons des maux qui ne sont que pour nous.
 Pourquoi veux-tu, cruel, agir d'une autre sorte ? 1375
 Laisse en entrant ici tes lauriers à la porte;
 Mêle tes pleurs aux miens. Quoi ? ces lâches discours
 N'arment point ta vertu contre mes tristes jours ?
 Mon crime redoublé⁵ n'émeut point ta colère ?
 Que Camille est heureuse ! elle a pu te déplaire; 1380
 Elle a reçu de toi ce qu'elle a prétendu⁶,
 Et recouvre là-bas tout ce qu'elle a perdu.
 Cher époux, cher auteur du tourment qui me presse⁷,
 Écoute la pitié, si ta colère cesse;
 Exerce l'une ou l'autre, après de tels malheurs, 1385
 A punir ma foiblesse, ou finir mes douleurs :
 Je demande la mort pour grâce, ou pour supplice;
 Qu'elle soit un effet d'amour ou de justice,
 N'importe : tous ses traits n'auront rien que de doux.
 Si je les vois partir de la main d'un époux. 1390

HORACE.

Quelle injustice aux⁸ Dieux d'abandonner aux femmes
 Un empire si grand sur les plus belles âmes,

1. *Embrasse ma vertu* : adopte mon courage. — 2. *Tâche à* : tâche de. — 3. *Déplorable* : qui est à plaindre, dont le sort mérite des pleurs. — 4. *Domestiques* : cf. v. 1175. — 5. *Mon*

crime redoublé : le redoublement de mon crime. — 6. *Prétendre*, s'employait activement alors ; nous disons *prétendre à*. — 7. *Presse* : cf. v. 1355. — 8. *Aux* : de la part des (Dieux).

Et de se plaire à voir de si foibles vainqueurs
 Régner si puissamment sur les plus nobles cœurs !
 A quel point ma vertu devient-elle¹ réduite ! 1395
 Rien ne la sauroit plus garantir que² la fuite.
 Adieu : ne me suis point, ou retiens tes soupirs.

SABINE, *seule*.

O colère, ô pitié, sourdes à mes désirs,
 Vous négligez³ mon crime, et ma douleur vous lasse,
 Et je n'obtiens de vous ni supplice ni grâce ! 1400
 Allons-y par nos pleurs faire encore un effort,
 Et n'employons après que nous à notre mort.

1. *Devient* : est. — 2. *Que* : sinon. — 3. *Vous négligez* : vous ne faites pas attention à.

ACTE V

SCÈNE PREMIÈRE. — LE VIEIL HORACE, HORACE.

LE VIEIL HORACE.

Retirons nos regards de cet objet funeste¹,
Pour admirer ici le jugement céleste :
Quand la gloire nous enfle², il sait bien comme³ il faut 1405
Confondre⁴ notre orgueil qui s'élève trop haut.
Nos plaisirs les plus doux ne vont point sans tristesse;
Il mêle à nos vertus des marques de foiblesse,
Et rarement accorde à notre ambition
L'entier et pur honneur d'une bonne action. 1410
Je ne plains point Camille : elle étoit criminelle;
Je me tiens⁵ plus à plaindre, et je te plains plus qu'elle :
Moi, d'avoir mis au jour un cœur si peu romain;
Toi, d'avoir par sa mort déshonoré ta main.
Je ne la trouve point injuste ni trop prompte; 1415
Mais tu pouvois⁶, mon fils, t'en épargner la honte :
Son crime, quoique énorme⁷ et digne du trépas,
Étoit mieux impuni que puni par ton bras.

HORACE.

Disposez de mon sang, les lois vous en font maître;
J'ai cru devoir le sien aux lieux qui m'ont vu naître. 1420
Si dans vos sentiments⁸ mon zèle est criminel,
S'il m'en faut recevoir un reproche éternel,
Si ma main en devient honteuse⁹ et profanée,
Vous pouvez d'un seul mot trancher ma destinée :
Reprenez tout ce sang de qui¹⁰ ma lâcheté¹¹ 1425
A si brutalement souillé la pureté.
Ma main n'a pu souffrir de crime en votre race;
Ne souffrez point de tache en la maison d'Horace.
C'eût en ces actions dont¹² l'honneur est blessé

1. *Funeste* : souillé par un meurtre. — Il s'agit du cadavre de Camille. —
2. *Nous enfle* : cf. v. 378. — 3. *Comme* : comment. — 4. *Confondre* : réduire à néant. — 5. *Je me tiens*, je me juge. — 6. *Tu pouvois* : tu aurais pu. —
7. *Énorme* : hors de toute mesure, mons-

trueux. — 8. *Dans vos sentiments* : à votre avis. — 9. *Honteuse* : couverte de honte, honteusement souillée. —
10. *De qui* : dont, duquel. — 11. *Ma lâcheté* : mon impuissance à supporter l'indignité de ma sœur. — 12. *Dont* : par lesquelles.

Qu'un père tel que vous se montre intéressé : 1430
 Son amour doit se taire où¹ toute excuse est nulle;
 Lui-même il y prend part lorsqu'il les dissimule;
 Et de sa propre gloire il fait trop peu de cas,
 Quand il ne punit point ce qu'il n'approuve pas.

LE VIEIL HORACE.

Il n'use pas toujours d'une rigueur extrême; 1435
 Il épargne ses fils bien souvent pour soi²-même;
 Sa vieillesse sur eux aime à se soutenir,
 Et ne les punit point, de peur de se punir.
 Je te vois d'un autre œil que tu ne te regardes;
 Je sais.... Mais le Roi vient, je vois entrer ses gardes. 1440

SCÈNE II — TULLE, VALÈRE, LE VIEIL HORACE,
 HORACE, *troupe de gardes.*

LE VIEIL HORACE.

Ah ! Sire, un tel honneur a trop d'excès³ pour moi;
 Ce n'est point en ce lieu que je dois voir mon roi :
 Permettez qu'à genoux....

TULLE.

Non, levez-vous, mon père :

Je fais ce qu'en ma place un bon prince doit faire.
 Un si rare service et si fort important 1445
 Veut l'honneur le plus rare et le plus éclatant.
 Vous en aviez déjà sa parole⁴ pour gage;
 Je ne l'ai pas voulu différer davantage.

J'ai su par son rapport, et je n'en doutois pas,
 Comme⁵ de vos deux fils vous portez⁶ le trépas, 1450
 Et que⁷ déjà votre âme étant trop résolue,
 Ma consolation vous seroit superflue;
 Mais je viens de savoir quel étrange⁸ malheur
 D'un fils victorieux a suivi la valeur,
 Et que son trop d'amour pour la cause publique 1455
 Par ses mains à son père ôte une fille unique.
 Ce coup est un peu rude⁹ à¹⁰ l'esprit le plus fort;
 Et je doute¹¹ comment vous portez cette mort.

LE VIEIL HORACE.

Sire, avec déplaisir¹², mais avec patience¹³.

1. Où : au cas où. — 2. Soi : lui. —
 3. A trop d'excès : est excessif. — 4. Sa
 parole : la parole de Valère (que le roi
 montre). — 5. Comme : comment. —
 6. Portez : supportez. — 7. Et que : cf. v.

867, 1193[†], 1455. — 8. Étrange : très
 grand. — 9. Rude : pénible. — 10. A :
 pour. — 11. Je doute : je me demande.
 — 12. Déplaisir : cf. v. 11. — 13. Pa-
 tience : résignation stoïque.

TULLE.

C'est l'effet vertueux de votre expérience. 1460
 Beaucoup par un long âge ont appris comme vous
 Que le malheur succède au bonheur le plus doux :
 Peu savent comme vous s'appliquer ce remède,
 Et dans leur intérêt¹ toute leur vertu cède².
 Si vous pouvez trouver dans ma compassion 1465
 Quelque soulagement pour votre affliction,
 Ainsi que votre mal sachez qu'elle est extrême,
 Et que je vous en plains autant que je vous aime.

VALÈRE.

Sire, puisque le ciel entre les mains des rois
 Dépose sa justice et la force des lois, 1470
 Et que l'État demande aux princes légitimes
 Des prix pour les vertus, des peines pour les crimes,
 Souffrez qu'un bon sujet vous fasse souvenir
 Que vous plaignez beaucoup ce qu'il vous faut punir;
 Souffrez....

LE VIEIL HORACE.

Quoi ? qu'on envoie un vainqueur au supplice ? 1475

TULLE.

Permettez qu'il achève, et je ferai justice :
 J'aime à la rendre à tous, à toute heure, en tout lieu.
 C'est par elle qu'un roi se fait un demi-dieu ;
 Et c'est dont³ je vous plains, qu'après un tel service
 On puisse contre lui me demander justice. 1480

VALÈRE.

Souffrez donc, ô grand Roi, le plus juste des rois,
 Que tous les gens de bien vous parlent par ma voix.
 Non que nos cœurs jaloux de ses⁴ honneurs s'irritent,
 S'il en reçoit beaucoup, ses hauts faits le méritent;
 Ajoutez-y plutôt que d'en diminuer : 1485
 Nous sommes tous encor prêts d'⁵y contribuer;
 Mais puisque d'un tel crime il s'est montré capable,
 Qu'il triomphe en vainqueur, et périsse en coupable.
 Arrêtez sa fureur, et sauvez de ses mains,
 Si vous voulez régner, le reste des Romains : 1490
 Il y va de la perte ou du salut du reste.

La guerre avoit un cours si sanglant, si funeste,
 Et les nœuds de l'hymen, durant nos bons destins,
 Ont tant de fois uni des peuples si voisins,

1. Dans leur intérêt : quand leur intérêt est engagé. — 2. Cède : disparaît.
 — 3. Dont : de quoi, ce dont. — 4. Ses : ceux du jeune Horace. —
 5. Prêts de : prêts à, disposés à; le xvii^e siècle confondait prêt à et près de

Qu'il est peu de Romains que le parti contraire 1495
 N'intéresse en¹ la mort d'un gendre ou d'un beau-frère,
 Et qui ne soient forcés de donner quelques pleurs,
 Dans le bonheur public, à leurs propres malheurs.
 Si c'est offenser Rome, et que l'heur² de ses armes
 L'autorise à punir ce crime de nos larmes³, 1500
 Quel sang épargnera ce barbare vainqueur,
 Qui ne pardonne pas à celui de sa sœur,
 Et ne peut excuser cette douleur pressante⁴
 Que la mort d'un amant jette au⁵ cœur d'une amante,
 Quand, près d'être éclairés du nuptial flambeau, 1505
 Elle voit avec lui son espoir au tombeau ?
 Faisant triompher Rome, il se l'est asservie;
 Il a sur nous un droit et de mort et de vie;
 Et nos jours criminels ne pourront plus durer
 Qu'autant qu'à sa clémence il plaira l'endurer⁶. 1510
 Je pourrais ajouter aux intérêts de Rome
 Combien⁷ un pareil coup⁸ est indigne d'un homme;
 Je pourrais demander qu'on mît devant vos yeux
 Ce grand et rare exploit d'un bras victorieux :
 Vous verriez un beau sang, pour accuser sa rage, 1515
 D'un frère si cruel rejaillir au visage :
 Vous verriez des horreurs qu'on ne peut concevoir;
 Son âge et sa beauté vous pourroient émouvoir;
 Mais je hais ces moyens qui sentent l'artifice.
 Vous avez à demain remis le sacrifice : 1520
 Pensez-vous que les Dieux, vengeurs des innocents,
 D'une main parricide⁹ acceptent de l'encens ?
 Sur vous ce sacrilège¹⁰ attireroit sa peine¹¹;
 Ne le considérez qu'en objet de leur haine,
 Et croyez avec nous qu'en tous ses trois combats 1525
 Le bon destin de Rome a plus fait que son bras,
 Puisque ces mêmes Dieux, auteurs de sa victoire,
 Ont permis qu'aussitôt il en souillât la gloire,
 Et qu'un si grand courage¹², après ce noble effort,
 Fût digne en même jour¹³ de triomphe et de mort, 1530
 Sire, c'est ce qu'il faut que votre arrêt décide.
 En ce lieu Rome a vu le premier parricide;

P 1. *Intéresser en* : toucher directement par. — 2. *L'heur* : le bonheur. — 3. *De ses larmes* : que sont nos larmes. — 4. *Pressante* : qui presse, oppresse, accable. — 5. *Au* : dans le. — 6. *Il plaira l'endurer* : il plaira de l'endurer. — 7. *Combien* : cet argument qui consiste

à vous montrer combien. — 8. *Coup* : acte criminel. Cf. v. 654. — 9. *Parricide* : fratricide. Cf. v. 320. — 10. *Ce sacrilège* : cet homme sacrilège, Horace. — 11. *Sa peine* : la peine due à son crime. — 12. *Courage* : cœur. — 13. *En même jour* : en un même jour.

La suite en est à craindre, et¹ la haine des cieux :
Sauvez-nous de sa main, et redoutez les Dieux.

TULLE.

Défendez-vous, Horace.

HORACE.

A quoi bon me défendre¹ 1535

Vous savez l'action, vous la venez d'entendre ;
Ce que vous en croyez me doit être une loi.

Sire, on se défend mal contre l'avis d'un roi,
Et le plus innocent devient soudain coupable,
Quand aux yeux de son prince il paroît condamnable. 1540

C'est crime qu'envers lui se vouloir² excuser :
Notre sang est son bien, il en peut disposer ;
Et c'est à nous de croire, alors qu'il en dispose,
Qu'il ne s'en prive point sans une juste cause.
Sire, prononcez donc, je suis prêt d'³obéir ; 1545

D'autres aiment la vie, et je la dois haïr.
Je ne reproche point à l'ardeur de Valère
Qu'en amant de la sœur il accuse le frère :
Mes vœux avec les siens conspirent⁴ aujourd'hui ;
li demande ma mort, je la veux comme lui. 1550

Un seul point entre nous met cette différence,
Que mon honneur par là⁵ cherche son assurance⁶,
Et qu'à ce même but nous voulons arriver,
Lui pour flétrir ma gloire, et moi pour la sauver.

Sire, c'est rarement qu'il s'offre une matière 1555
A montrer⁷ d'un grand cœur la vertu tout entière.

Suivant l'occasion elle agit plus ou moins,
Et paroît forte ou foible aux yeux de ses témoins.
Le peuple, qui voit tout seulement par l'écorce⁸,
S'attache à son effet⁹ pour juger de sa force ; 1560

Il veut que ses dehors gardent un même cours,
Qu'ayant fait un miracle, elle en fasse toujours :
Après une action pleine, haute, éclatante,
Tout ce qui brille moins remplit¹⁰ mal son attente ;
Il veut qu'on soit égal en tout temps, en tous lieux ; 1565

Il n'examine point si lors¹¹ on pouvoit mieux,
Ni que, s'il ne voit pas sans cesse une merveille,
L'occasion est moindre, et la vertu pareille :

I. *Et* : ainsi que, — 2. *Que vouloir* : que de vouloir. — 3. *Prêt de* : cf. v. 1486. — 4. *Conspirent* : concourent au même but, sont d'accord. — 5. *Par là* : par ma mort. — 6. *Son assurance* :

sa sûreté. — 7. *Une matière à montrer* : un sujet de montrer. — 8. *Par l'écorce* : par l'extérieur. — 9. *Son effet* : l'effet de la vertu. — 10. *Remplit* : répond à. — 11. *Lors* : alors.

Son injustice accable et détruit les grands noms;
 L'honneur des premiers faits se perd par les seconds, 1570
 Et quand la renommée a passé¹ l'ordinaire,
 Si Ton n'en veut déchoir, il faut ne plus rien faire.
 Je ne vanterai point les exploits de mon bras;
 Votre Majesté, Sire, a vu mes trois combats :
 Il est bien malaisé qu'un pareil les seconde², 1575
 Qu'une autre occasion à celle-ci réponde,
 Et que tout mon courage, après de si grands coups³,
 Parvienne à des succès qui n'aillent au-dessous⁴;
 Si bien que pour laisser une illustre mémoire⁵,
 La mort seule aujourd'hui peut conserver ma gloire : 1580
 Encore la falloit-il⁶ sitôt que j'eus vaincu,
 Puisque pour mon honneur j'ai déjà trop vécu.
 Un homme tel que moi voit sa gloire ternie,
 Quand il tombe en péril de quelque ignominie,
 Et ma main auroit su déjà m'en garantir; 1585
 Mais sans votre congé⁷ mon sang n'ose sortir :
 Comme il vous appartient, votre aveu⁸ doit se prendre⁹;
 C'est vous le dérober qu'autrement le répandre.
 Rome ne manque point de généreux¹⁰ guerriers;
 Assez d'autres sans moi soutiendront vos lauriers; 1590
 Que Votre Majesté désormais m'en dispense;
 Et si ce que j'ai fait vaut quelque récompense,
 Permettez, ô grand Roi, que de ce bras vainqueur
 Je m'immole à ma gloire, et non pas à ma sœur.

SCÈNE III. — TULLE, VALÈRE,
 LE VIEIL HORACE, HORACE, SABINE.

SABINE.

Sire, écoutez Sabine, et voyez dans son âme 1595
 Les douleurs d'une sœur et celles d'une femme,
 Qui toute désolée¹¹, à vos sacrés genoux,
 Pleure pour sa famille, et craint pour son époux.
 Ce n'est pas que je veuille avec cet artifice
 Dérober un coupable au bras de la justice : 1600
 Quoi qu'il ait fait pour vous, traitez-le comme tel,
 Et punissez en moi ce noble criminel;

1. *Passe*: dépassé. — 2. *Les seconde*: les suivre, les répète. — 3. *Coups*: actions d'éclat. — 4. C'est-à-dire qui ne demeurent inférieurs aux premiers. — 5. *Mémoire*: souvenir. — 6. *Fal-*

loit-il: aurait-il fallu. — 7. *Congé*: permission. — 8. *Aveu*: permission, consentement. — 9. *Se prendre*: être pris. — 10. *Généreux*: cf. v. 1238. — 11. *Désolée*: seule désormais.

De¹ mon sang malheureux expiez² tout son crime;
 Vous ne changerez point pour cela de victime :
 Ce n'en sera point prendre une injuste pitié, **1605**
 Mais en sacrifier la plus chère moitié.
 Les nœuds de l'hyménée et son amour extrême
 Font qu'il vit plus en moi qu'il ne vit en lui-même;
 Et si vous m'accordez de mourir aujourd'hui,
 Il mourra plus en moi qu'il ne mourroit en lui; **1610**
 La mort que je demande, et qu'il faut que j'obtienne,
 Augmentera sa peine, et finira la mienne.
 Sire, voyez l'excès de mes tristes ennuis³,
 Et l'effroyable état où mes jours sont réduits.
 Quelle horreur d'embrasser un homme dont l'épée **1615**
 De toute ma famille a la trame⁴ coupée⁵ I
 Et quelle impiété de haïr un époux
 Pour avoir bien servi les siens, l'État et vous !
 Aimer un bras souillé du sang de tous mes frères !
 N'aimer pas un mari qui finit nos misères ! **1620**
 Sire, délivrez-moi par un heureux trépas
 Des crimes de l'aimer et de ne l'aimer pas;
 J'en nommerai⁶ l'arrêt une faveur bien grande.
 Ma main peut me donner ce que je vous demande;
 Mais ce trépas enfin me sera bien plus doux, **1625**
 Si je puis de sa honte affranchir mon époux,
 Si je puis par mon sang apaiser la colère
 Des Dieux qu'a pu fâcher⁷ sa vertu trop sévère,
 Satisfaire en mourant aux⁸ mânes de sa sœur,
 Et conserver à Rome un si bon défenseur. **1630**

LE VIEIL HORACE, *au Roi.*

Sire, c'est donc à moi de répondre à Valère.
 Mes enfants avec lui conspirent contre un père :
 Tous trois veulent me perdre, et s'arment sans raison
 Contre si peu de sang qui reste en ma maison⁹.

(*A Sabine.*)

Toi qui par des douleurs à ton devoir contraires, **1635**
 Veux quitter un mari pour rejoindre tes frères,
 Va plutôt consulter leurs mânes généreux¹⁰;
 Ils sont morts, mais pour Albe, et s'en tiennent **heureux** :

1. *De* : avec. — 2. *Expiez* : effacez, réparez. — 3. *Ennuis* : afflictions. — 4. *Trame* : vie. — 5. *A la trame coupée* : cf. v. 964. — 6. *Nommerai* : appellerai, proclamerai. — 7. *Fâchât* : irriter,

cf. v. 616. — 8. *Satisfaire à* : donner satisfaction à. — 9. *C'est-à-dire contre mon fils, qui reste seul représentant de ma famille.* — 10. *Généreux* : cf. v. 1238.

Puisque le ciel vouloit qu'elle fût asservie,
 Si quelque sentiment demeure après la vie, 1640
 Ce mal leur semble moindre, et moins rudes ses coups,
 Voyant¹ que tout l'honneur en retombe sur nous;
 Tous trois désavoueront la douleur qui te touche,
 Les larmes de tes yeux, les soupirs de ta bouche,
 L'horreur que tu fais voir d'un mari vertueux. 1645
 Sabine, sois leur sœur, suis ton devoir comme eux.

(*Au Roi.*)

Contre ce cher époux Valère en vain s'anime² :
 Un premier mouvement³ ne fut jamais un crime;
 Et la louange est due, au lieu du châtiment,
 Quand la vertu produit ce premier mouvement. 1650
 Aimer nos ennemis avec idolâtrie,
 De rage⁴ en leur trépas maudire la patrie,
 Souhaiter à l'État un malheur infini,
 C'est ce qu'on nomme crime, et ce qu'il a puni.
 Le seul amour de Rome a sa main animée⁵: 1655
 Il seroit innocent s'il l'avoit moins aimée.
 Qu'ai-je dit, Sire ? il l'est, et ce bras paternel
 L'auroit déjà puni s'il étoit criminel :
 J'aurois su mieux user de l'entière puissance
 Que me donnent sur lui les droits de la naissance; 1660
 J'aime trop l'honneur, Sire, et ne suis point de rang⁶
 A souffrir ni d'affront ni de crime en mon sang.
 C'est dont⁷ je ne veux point de témoin que⁸ Valère :
 Il a vu quel accueil lui⁹ gardoit ma colère,
 Lorsqu'ignorant encor la moitié du combat, 1665
 je croyois que sa fuite avoit trahi l'État.
 Qui¹⁰ le¹¹ fait se charger des soins de ma famille ?
 Qui le fait, malgré moi, vouloir venger ma fille ?
 Et par quelle raison, dans¹² son juste trépas,
 Prend-il un intérêt qu'un père ne prend pas ? 1670
 On craint qu'après sa sœur il n'en maltraite¹³ d'autres !
 Sire, nous n'avons part qu'à la honte des nôtres,
 Et de quelque façon qu'un autre puisse agir,
 Qui ne nous touche point ne nous fait point rougir.

(*A Va/ère.*)

Tu peux pleurer, Valère, et même aux yeux d'Horace; 1675

1. *Voyant* : lorsqu'ils voient. — 2. *S'anime* : s'irrite. — 3. *Mouvement* : impulsion que l'on subit pour faire ou ne pas faire quelque chose. — 4. *De rage* : avec rage. — 5. *A sa main animée* : cf. v. 964. — 6. *De rang* : d'une condition (par mon caractère et par ma naissance). — 7. *Dont* : de quoi, ce dont. — 8. *Que* : sinon. — 9. *Lui* : à Horace. — 10. *Qui* : quelle chose. — 11. *Le* : Valère. — 12. *Dans* : à. — 13. *Maltraite* : tue.

Il ne prend intérêt qu'aux crimes de sa race :
 Qui n'est point de son sang¹ ne peut faire d'affront
 Aux lauriers immortels qui lui ceignent le front.
 Lauriers, sacrés rameaux qu'on veut réduire en poudre²,
 Vous qui mettez sa tête à couvert de la foudre³, 1680
 L'abandonnerez-vous à l'infâme couteau
 Qui fait choir les méchants sous la main d'un bourreau ?
 Romains, souffrirez-vous qu'on vous immole un homme
 Sans qui Rome aujourd'hui cesseroit d'être Rome,
 Et qu'un Romain s'efforce à⁴ tacher le renom 1685
 D'un guerrier à qui tous doivent un si beau nom ?
 Dis, Valère, dis-nous, si tu veux qu'il périsse,
 Où tu penses choisir un lieu pour son supplice ?
 Sera-ce entre ces murs que mille et mille voix
 Font résonner encor du bruit de ses exploits ? 1690
 Sera-ce hors des murs, au milieu de ces places
 Qu'on voit fumer encor du sang des Curiaces,
 Entre leurs trois tombeaux, et dans ce champ d'honneur,
 Témoin de sa vaillance et de notre bonheur ?
 Tu ne saurois cacher sa peine à sa victoire; 1695
 Dans les murs, hors des murs, tout parle de sa gloire,
 Tout s'oppose à l'effort de ton injuste amour,
 Qui veut d'un si bon⁵ sang souiller un si beau jour.
 Albe ne pourra pas souffrir un tel spectacle,
 Et Rome par ses pleurs y mettra trop d'obstacle. 1700

(*Au Roi.*)

Vous les préviendrez⁶, Sire; et par un juste arrêt
 Vous saurez embrasser bien mieux son intérêt.
 Ce qu'il a fait pour elle, il peut encor le faire :
 Il peut la garantir encor d'un sort contraire.
 Sire, ne donnez⁷ rien à mes débiles ans : 1705
 Rome aujourd'hui m'a vu père de quatre enfants;
 Trois en ce même jour sont morts pour sa querelle⁸;
 Il m'en reste encor un, conservez-le pour elle :
 N'ôtez pas à ces murs un si puissant appui;
 Et souffrez, pour finir, que je m'adresse à lui. 1710

(*A Horace.*)

Horace, ne crois pas que le peuple stupide⁹
 Soit le maître absolu d'un renom bien solide :
 Sa voix tumultueuse assez souvent fait bruit¹⁰;

1. *Son sang* : sa famille, sa race. — noble. — 6. *Préviendrez* : devancerez.
 2. *Poudre* : poussière. — 3. *On croyait* — 7. *Donnez* : accordez. — 8. *Querelle* :
 que le laurier avait la vertu d'écartier cause. — 9. *Stupide* : frappé de stu-
 la foudre. — 4. *A* : de. — 5. *Bon* : peur. — 10. *Fait bruit* : fait du bruit.

Mais un moment l'élève¹, un moment le détruit;
 Et ce qu'il contribue² à notre renommée 1715
 Toujours en moins de rien se dissipe en fumée.
 C'est aux rois, c'est aux grands, c'est aux esprits bien faits,
 A voir³ la vertu pleine⁴ en ses moindres effets;
 C'est d'eux seuls qu'on reçoit la véritable gloire;
 Eux seuls des vrais héros assurent la mémoire⁵. 1720
 Vis toujours en Horace, et toujours auprès d'eux
 Ton nom demeurera grand, illustre, fameux,
 Bien que l'occasion, moins haute ou moins brillante,
 D'un vulgaire⁶ ignorant trompe l'injuste attente.
 Ne hais donc plus la vie, et du moins vis pour moi, 1725
 Et pour servir encor ton pays et ton roi.

Sire, j'en ai trop dit; mais l'affaire vous touche⁷;
 Et Rome tout entière a parlé par ma bouche.

VALÈRE.

Sire, permettez-moi....

TULLE.

Valère, c'est assez :

Vos discours par les leurs ne sont pas effacés; 1730
 J'en garde en mon esprit les forces plus pressantes⁸,
 Et toutes vos raisons me sont encor présentes.

Cette énorme⁹ action faite presque à nos yeux
 Outrage la nature, et blesse jusqu'aux Dieux.
 Un premier mouvement qui produit un tel crime 1735
 Ne sauroit lui servir d'excuse légitime :

Les moins sévères lois en ce point sont d'accord;
 Et si nous les suivons, il est digne de mort.
 Si d'ailleurs¹⁰ nous voulons regarder le coupable,
 Ce crime, quoique grand, énorme, inexcusable, 1740
 Vient de la même épée et part du même bras

Qui me fait aujourd'hui maître de deux États.
 Deux sceptres en ma main, Albe à Rome asservie,
 Parlent bien hautement en faveur de sa vie :

Sans lui j'obéirois où¹¹ je donne la loi, 1745
 Et je serois sujet où je suis deux fois roi.

Assez de bons sujets dans toutes les provinces
 Par des vœux impuissants s'acquittent vers¹² leurs princes;

1. *L'élève* : élève ce bruit, ce renom.
 — 2. *Contribue* : apporte pour sa part, ajoute. — 3. *A voir* : qu'il appartient de voir. — 4. *Pleine* : complète, parfaite. — 5. *Mémoire* : souvenir. — 6. *Vulgaire* est ici substantif. — 7. *Vous*

touche : vous concerne. — 8. *Les forces plus pressantes* : les arguments les plus forts. — 9. *Énorme* : monstrueuse. — 10. *Si d'ailleurs* : si d'autre part, si au contraire. — 11. *Où* : à l'endroit où. — 12. *Vers* : envers.

Tous les peuvent aimer, mais tous ne peuvent pas
 Par d'illustres effets¹ assurer² leurs États; 1750
 Et l'art et le pouvoir d'affermir des couronnes
 Sont des dons que le ciel fait à peu de personnes.
 De pareils serviteurs sont les forces des rois,
 Et de pareils aussi sont au-dessus des lois.
 Qu'elles se taisent donc; que Rome dissimule 2755
 Ce que dès sa naissance elle vit en Romule³.
 Elle peut bien⁴ souffrir en son libérateur
 Ce qu'elle a bien souffert en son premier auteur.
 Vis donc, Horace, vis, guerrier trop magnanime
 Ta vertu met ta gloire au-dessus de ton crime; 2760
 Sa chaleur⁵ généreuse a produit ton forfait;
 D'une cause si belle il faut souffrir l'effet.
 Vis pour servir l'État; vis, mais aime Valère :
 Qu'à ne reste entre vous ni haine ni colère;
 Et soit qu'il ait suivi l'amour ou le devoir, 1765
 Sans aucun sentiment⁶ résous-toi de⁷ le voir.
 Sabine, écoutez moins la douleur qui vous presse⁸;
 Chassez de ce grand cœur ces marques de foiblesse :
 C'est en séchant vos pleurs que vous vous montrerez
 La véritable sœur de ceux que vous pleurez. 1770
 Mais nous devons aux Dieux demain un sacrifice;
 Et nous aurons le ciel à nos vœux mal propice⁹,
 Si nos prêtres, avant que de sacrifier,
 Ne trouvoient les moyens de le¹⁰ purifier :
 Son père en prendra soin; il lui sera facile 1775
 D'apaiser tout d'un temps¹¹ les mânes de Camille¹².
 Je la plains; et pour rendre¹³ à son sort rigoureux
 Ce que peut souhaiter son esprit amoureux,
 Puisqu'en un même jour l'ardeur d'un même zèle
 Achève le destin de son amant et d'elle, 1780
 Je veux qu'un même jour, témoin de leurs deux morts,
 En un même tombeau voie enfermer leurs corps.

1. *Effets* : actions, exploits. — 2. *Assurer* : établir la sécurité de. — 3. *Romule* : Romulus, fondateur de Rome, meurtrier de son frère Rémus. — 4. *Bien* : certes, assurément. — 5. *Chaleur* : ardeur, colère. — 6. *Sentiment* :

ressentiment. — 7. *De* : à — 8. *Presse* : oppresse. — 9. *Mal propice* : contraire, défavorable. — 10. *Le* : race. — 11. *Tout d'un temps* : en même temps. — 12. *Camille* : cf. v. 264. — 13. *Rendre* : accorder.

APPENDICE

DOCUMENTS

ÉCLAIRCISSEMENTS HISTORIQUES

I. — Les origines légendaires de Rome. — Une tradition qui a inspiré au poète latin Virgile son épopée nationale, l' *Enéide*, rattachait la fondation de Rome à la légende du chef troyen Énée et établissait une communauté d'origine entre elle et la ville d'Albe.

Quand Troie fut prise par les Grecs¹ qui détruisirent la ville et massacrèrent ses habitants, Énée échappa, grâce à la protection de la déesse Vénus, sa mère, au désastre de sa patrie et fit voile vers l'Italie pour y fonder, sur l'ordre des dieux, une ville à laquelle l'empire du monde était réservé². Après des aventures merveilleuses qui sont racontées dans l' *Enéide*, il aborda dans le Latium, région centrale de l'Italie, soutint des guerres victorieuses contre les habitants du pays et épousa la fille du roi Latinus, Lavinie, en l'honneur de laquelle il fonda, au bord de la mer, la ville de Lavinium. Un fils, nommé Ascagne, qu'Énée avait eu d'une épouse troyenne, quitta Lavinium et fonda, dans l'intérieur du pays, la ville d'Albe-la-Longue qui devint le centre religieux des cités latines confédérées. Douze rois succédèrent à Ascagne dans Albe-la-Longue; le douzième, Procas, eut deux fils; Amulius, le plus jeune, dépouilla du pouvoir son frère aîné Numitor et l'exila. Une fille de Numitor, Rhéa Silvia, eut du dieu Mars deux jumeaux, Romulus et Rémus qui furent exposés sur les eaux du Tibre, recueillis par un berger et allaités par une louve, au pied du mont Palatin, dans une grotte, le *Lupercal* ou grotte du loup, qui, au début de l'ère chrétienne, était encore pour les Romains un objet de vénération. Quand les deux enfants furent grands, ils apprirent l'histoire de leur famille, tuèrent l'usurpateur Amulius et rendirent la royauté d'Albe à leur grand-père Numitor. Celui-ci les renvoya dans les lieux de leur enfance pour y fonder une ville. Le vol des oiseaux, manifestant la volonté des dieux, désigna Romulus comme fondateur (753 av. J.-C). Vêtu en prêtre, la tête voilée, il atela à sa charrue, dont le soc était d'airain, un taureau et une génisse; il creusa le sillon traçant l'enceinte; par quatre fois, il souleva, *porta*, la charrue afin d'interrompre le sillon que nul ne devait franchir; ainsi fut marqué l'emplacement des quatre *partes* de la ville. Rémus ayant enjambé par dérision le sillon sacré, Romulus le tua : un fratricide avait ensanglanté la fondation de Rome³.

Ainsi Albains et Romains étaient deux peuples de même race, et l'historien latin Tite-Live pouvait dire en commençant le récit de la guerre qui les mit aux prises : " C'était presque une guerre civile. En effet le sang troyen coulait

1. Sur la guerre de Troie, voir l'appendice 2. *Horace*, vers 39 à 60, 087-991. — 3. Cor-d'*Andromaque* ou celui d'*Iphigénie*. — | neille y fait illusion dans *Horace* au vers 1756.

dans les veines des deux peuples : Lavinium était sortie de Troie, Albe de Lavinium et les Romains de la race des rois d'Albe¹. "

II. — La légende des Horaces et ses monuments. — Sous le troisième roi de Rome, Tullus Hostilius, une guerre causée, dit-on, par une rivalité d'ambition², éclata entre Albe et Rome. L'armée des Albains, conduite par leur roi Cluilius, envahit le territoire de Rome et campa à 5 milles (7 km. 500) de la ville. Cluilius étant mort dans le camp, on créa pour le remplacer un *dièlateur*³, magistrat investi de pleins pouvoirs qu'on nommait dans les circonstances exceptionnelles. Tullus, enhardi par cette mort, menaça à son tour le territoire d'Albe; les deux armées se trouvèrent en présence et allaient en venir aux mains lorsque le dictateur albain demanda une entrevue à Tullus. Il lui montra que cette guerre, en affaiblissant les deux peuples, servait les intérêts de leurs ennemis communs, les Étrusques, dont vainqueurs et vaincus deviendraient la proie : mieux valait chercher le moyen de décider entre les deux peuples sans livrer une bataille rangée⁴. On choisit trois champions dans chaque armée : les trois frères Horace pour Rome, les trois frères Curiaque pour Albe, et un traité fut conclu : celui des deux peuples dont les soldats seraient vainqueurs devait gouverner l'autre, mais sans l'opprimer⁵.

Le combat fut d'abord favorable aux champions d'Albe : deux des Romains furent tués. C'est alors que le troisième remorqueur à un stratagème que l'historien latin Tite-Live a raconté dans un récit que Corneille reproduit très fidèlement (acte IV, sc. 2.)

Horace revenait vainqueur, précédé des dépouilles des ennemis vaincus lorsqu'il rencontra à la porte Capène⁶ sa sœur Camille, fiancée d'un des Curiaques. En reconnaissant sur l'épaule de son frère la tunique qu'elle avait tissée pour son fiancé la jeune fille poussa des cris lamentables en appelant Curiaque⁷. Son frère indigné de cette conduite qu'il jugeait injurieuse à Rome, la perça de son glaive. Le meurtrier fut conduit au tribunal du Roi⁸ qui nomma deux magistrats pour juger selon la loi le crime d'Horace. Les dispositions de la loi étaient terribles : " Qu'on voile la tête du condamné, qu'on le suspende à l'arbre fatal (une potence en forme de fourche) et qu'on le batte de verges, soit dans l'enceinte, soit hors de l'enceinte. " Les magistrats, appliquant la loi, condamnèrent Horace : " Horace, dit l'un d'eux, je te déclare coupable; licteur⁹, attache-lui les mains. " Le licteur passait déjà la corde, lorsqu'Horace s'écria : " J'en appelle ". L'appel fut porté devant le peuple. Celui-ci, ému par le malheur de cette famille, ébranlé par un pathétique discours du vieil Horace, fit grâce. Toutefois, comme un meurtre avait été commis, on exigea que le père purifiât son fils par des cérémonies expiatoires¹⁰. Il éleva en travers du chemin un soliveau, espèce de joug sous lequel on fit passer le jeune homme la tête voilée.

1. *Histoire Romaine* I, xxIII. Voir les allusions à cette parenté de Rome et d'Albe dans la tirade de Sabine, acte I, scène I, vers 52-60. — 2. Vers 39 à 60. — 3. Vers 283, 415. — 4. Voir le récit de cette scène et le résumé du discours du dictateur, acte I, scène m, vers 279*327. — 5. Pour soutenir l'action et suspendre l'intérêt, Corneille suppose que les champions ne sont pas désignés immédiatement. — 6. Pour respecter l'unité de lieu, Corneille place la ren-

contre dans la maison d'Horace.—7. Camille ne maudit pas Rome, comme dans la tragédie. Corneille a aggravé sa faute pour rendre le crime d'Horace moins monstrueux. — 8. Pour respecter l'unité de lieu, Corneille fait venir le roi dans la maison d'Horace. Il a essayé d'expliquer cette invraisemblance; vers 1157-1161 et acte V, scène II, début. — 9. Appariteur des magistrats chargé d'exécuter leurs sentences. — 10. *Horace* vers 1774-1775.

Au premier siècle de l'ère chrétienne, c'est-à-dire environ 600 ans après l'époque où la légende place le combat des Horaces et des Curiaces, on montrait encore à Rome des vestiges de ces événements. Le soliveau sous lequel avait passé Horace pour se purifier était entretenu aux frais de l'État; on l'appelaient le *Soliveau de la Saur*; dans la partie méridionale du forum, place publique de Rome, s'élevait une petite colonne appelée le *Pilier des Curiaces* où leurs dépouilles avaient été suspendues; on montrait en dehors de la ville les tombeaux des combattants à la place même où ceux-ci étaient tombés : " ceux des deux Romains sont ensemble du côté d'Albe; ceux des trois Curiaces sont plus près de Rome, mais éloignés les uns des autres, à l'endroit où a eu lieu chaque combat "; enfin les sacrifices expiatoires imposés au père par la sentence du peuple, étaient conservés dans la famille des Horaces.

m. — Comment Corneille a représenté l'ancienne Rome. — 11 ne faut pas chercher dans la tragédie à *Horace* une représentation fidèle de la Rome primitive. D'abord Corneille ne vise, comme la plupart des poètes tragiques, qu'à émouvoir le spectateur par la peinture des sentiments généraux et humains, sans se soucier de l'exactitude historique ni de la couleur locale; ensuite, on ne connaissait guère au xvii^e siècle de la Rome des rois que les traditions et les légendes dont la critique moderne a fait justice. En revanche, il a reproduit en traits vigoureux et parfois sublimes le caractère traditionnel du Romain tel que les historiens, les poètes et les moralistes l'avaient dessiné.

Pour Corneille, Tulle est un roi assez semblable à un souverain moderne, vivante image des dieux sur la terre, exerçant une autorité de droit divin². Au V^e acte, il tient chez le vieil Horace " un lit de justice " et dirige les débats comme pourrait le faire un premier président du Parlement de Rouen, donnant tour à tour la parole à l'accusation et à la défense.

Pour simplifier ce dénouement et pour écarter de la scène les foules qu'y introduit Shakespeare et qui l'envahiront dans les drames romantiques, Corneille a supprimé l'intervention des magistrats et du peuple dans le jugement d'Horace. Il a retranché pareillement, comme trop locales, vainement pittoresques et indignes de la majesté tragique les particularités relatives aux rites expiatoires auxquels le meurtrier fut soumis.

A la vérité, il a respecté la tradition qui fait des Romains un peuple religieux et même superstitieux : on "atteste des dieux les suprêmes puissances³"; on leur offre des sacrifices pour leur demander des avis⁴ ou pour leur rendre grâces⁵; on consulte les oracles⁶ qui gardent dans la tragédie leur ambiguïté proverbiale; mais les allusions à la religion romaine sont discrètes et restent très imprécises : aucun dieu du panthéon romain n'est nommé; il n'est fait mention d'aucun rite; les oracles sont même rendus par un Grec établi sur le mont Aventin⁷.

Ainsi Corneille a fait bon marché de tout ce qui touche à l'exactitude matérielle et même à l'esprit du temps.

Il a néanmoins déclaré qu'il aurait commis " un crime de théâtre " en "habillant des Romains à la française ". De fait il a respecté les mœurs de l'ancienne Rome et l'image traditionnelle du Romain de la République.

Dans sa famille, le père, le *pater familias* exerce une autorité absolue : il est le juge naturel et légal de ses enfants sur lesquels il a le droit de vie et de mort.

1. *Horace*, vers 841. — 2. 1469. — 3. 1048. — 4. 815. — 5. 1152; 1771; — 6. 188. — 7. 191.

Ce droit, reconnu par tous¹, le vieil Horace l'invoque à plusieurs reprises et se déclare prêt à l'exercer : il aurait puni ses fils de sa propre main s'ils avaient montré quelque faiblesse²; il menace de mettre à mort le fils survivant qui a trahi la cause de Rome³; devant le roi même il revendique " l'entière puissance " que lui " donnent sur ses fils les droits de la naissance⁴ ". Ainsi cette " puissance paternelle ", si caractéristique du droit familial dans la " cité antique ", Corneille l'a mise vigoureusement en relief dans cette tragédie romaine.

Il a surtout représenté avec une sublime énergie les " sentiments romains⁵ " que les historiens et les poètes de Rome ont célébrés; fermeté d'âme qu'aucun malheur n'abat; sentiment austère du devoir; abnégation, dévouement total à la chose publique; attachement à la liberté pour laquelle " les fils d'Énée se ruent aux armes⁶ "; " amour de la patrie, passion démesurée de la gloire⁷ " qui a raison des sentiments de la nature et des plus chers intérêts; confiance invincible en la fortune de Rome, " en ses grands destins " qui étendront sa puissance " au-delà des routes du soleil⁸ ", en sa mission historique qui est " d'exercer l'empire sur les nations⁹ ". C'est cet avenir, continuellement senti, entrevu, préparé, qui fait la grandeur et la poésie du sujet d'*Horace*.

1. *Horace*, vers 1419.—2.969.—3.1050. — I vers 648.—7. *Énéide*, VI, 823. — 8. *Énéide*, 4. 1659-1660. — 5. 514. — 6. *Énéide*, VII, de, VI, vers 796 — 9. *Énéide*, II, vers 851.

QUESTIONS SUR HORACE¹

ACTE I

1. Que vous apprend le premier acte sur : l'état de guerre des deux villes, la situation et les sentiments des personnages ? — 2. Quel événement très important apprenons-nous à la fin de l'acte ? — 3. Quelle question se pose, pour le lecteur, à la fin de cet acte ? — 4. Quel pourrait être le titre de ce premier acte ? — 5. Quel est le personnage principal de cet acte ? — 6. Comment se dessine le caractère de Camille dans cet acte ? — 7. Que nous apprend la scène I sur la situation et les sentiments de Sabine ? — 8. Citez les vers qui traduisent, dans la *scène I*, le conflit tragique des sentiments de Sabine. — 9. *En citant le texte, précisez quelle conception les personnages se font de l'épouse romaine. 10. *Quel est l'intérêt du développement géographique et historique sur la grandeur de Rome ? — II. Dans la scène II quel est l'objet des questions de Julie ? — 12. Que nous apprennent les réponses de

Camille (citez les vers essentiels) ? — 13. *Pourquoi Camille a-t-elle recours aux oracles ? — 14. Montrez que la réponse de l'oracle est à double sens. — 15. *Pourquoi le songe de Camille est-il vague et incertain ? — 16. Quelle est la méprise de Camille au début de la scène III ? — 17. Comment Curiace dissipe-t-il cette méprise ? — 18. Montrez que Camille prend alors parti (vers 243-258). — 19. Dans le couplet de Camille (243-258) quels sont les deux vers qui définissent le caractère du vieil Horace ? — 20. Dégagez le plan du *couplet* de Curiace (259-274). — 21. *Montrez que toute la fin de cette scène témoigne du désir d'éviter la guerre et d'obtenir une décision qui ne coûte pas aux deux pays " des pertes *et* des flots de sang " (Tite-Live). — 22. Pour quelles raisons le choix des guerriers n'est-il pas connu à la fin de l'acte ? — 23. Apprenez par cœur les vers : 32-34, 93-94, 255, 256.

ACTE II

1. Que s'est-il passé pendant l'entracte ? — 2. Quelle est la péripétie dans cet acte ? — 3. *Montrez l'importance psychologique et dramatique de cet événement. — 4. Comment l'acte II nous prépare-t-il à comprendre le meurtre de Camille au IV^e acte ? — 5. *Montrez que

l'acte II, en opposant les caractères d'Horace et de Camille, a pour objet de poser les fondements psychologiques de cette tragédie. — 6. Par quels procédés Corneille met-il en relief, dans l'acte II, le caractère d'Horace ? — 7. *Pourquoi Corneille fait-il varier la situation dans cet

! Les questions marquées d'un astérisque sont un peu plus difficiles que les autres.

acte (scènes I et III) ? — 8. Comparez, d'après cette scène, le patriotisme d'Horace et celui de Curiace. — 9. Quelle est la situation à la fin de l'acte ? — 10. *Essayez de montrer la beauté et l'intérêt de cet acte. — 11. Dégagez le plan de la scène I et montrez qu'à la fin de cette scène l'opposition des deux caractères se dessine. — 12. Comment Curiace, dans la scène I, nous rappelle-t-il les sentiments et les propos de Sabine ? — 13. Montrez que la scène II, dans sa brièveté, est très pathétique. — 14. *Montrez que la scène III, en créant une situation nouvelle (péripiétie), fixe avec précision les caractères d'Horace et de Curiace. — 15. Quelles sont, d'après cette scène, les ressemblances et les différences des deux personnages ? — 16. Dans la scène IV, expliquez le sens des vers

517, 523, 526, 530. — 17. *Montrez que la scène V est une scène capitale : parce qu'elle achève la peinture du caractère de Camille et parce qu'elle prépare et explique la scène V de l'acte IV. — 18. * Montrez que le vers 570 marque le point culminant de la scène V. — 19. Dans la scène VI, citez les vers dont la douceur et la gravité témoignent qu'Horace est sensible à la douleur de Sabine. — 20. *D'après les scènes VII et VIII définissez le caractère du père de famille à Rome. — 21. Comparez les sentiments du vieil Horace au début de la scène VII et à la fin de la scène VIII. — 22. Comment jugez-vous l'aveu de sensibilité du vieillard (706 à 710) ? — 23. Apprenez par cœur les vers 440-442, 481-482, 501-503, 542, 562, 601.

ACTE III

1. Prouvez que la situation, au début de l'acte III est assez incertaine. — 2. Quelles sont les diverses nouvelles que nous apprenons pendant le III^e acte ? — 3. Quel est l'événement principal ? — 4. *Caractériser la première partie du III^e acte (sc. I à IV), et montrez pourquoi elle est d'une lenteur voulue. — 5. * Montrez le contraste entre la deuxième et la première partie de cet acte. — 6. *Quel est le personnage central dans cet acte ? — 7. Quelle est la situation à la fin du III^e acte ? — 8. Distinguez les divers sentiments exprimés par Sabine dans le monologue de la scène I (711-719) (720-739) (740-764). — 9. Quelle nouvelle apprenons-nous dans la scène II et quels

effets produit-elle sur Sabine ? — 10. La scène III a-t-elle une valeur dramatique ? — 11. Quel est son intérêt ? — 12. *Pourquoi peut-on dire de la scène IV qu'elle n'est pas très dramatique ? — 13. *Montrez que la scène V est plus dramatique que la précédente. — 14. Quels sont les sentiments de Sabine au cours de la scène V ? — 15. Citez les vers de la scène V qui expriment la passion patriotique du vieil Horace et ses droits paternels. — 16. *Pourquoi Camille reste-t-elle silencieuse au cours de la scène V ? — 17. Pourquoi la scène VI est-elle particulièrement pathétique ? — 18. *Pourquoi Corneille a-t-il imaginé l'artifice de la fausse nouvelle ? — 19. Montrez que

le **vieil Horace** est bien le centre de cette scène? — **20. Quels** sont les **sentiments** du **vieillard** pendant cette scène? — **21. Quels** sont les **sentiments** de **Julie**, de **Camille** et de

Sabine? — **22.** *Pourquoi les paroles de Sabine portent-elles au paroxysme la colère du vieillard? — **23. Apprenez par cœur** les vers **1006-1007, 1021-1022.**

ACTE IV

1. Précisez l'importance dramatique du IV^e acte? — **2.** Quelles sont les **deux péripéties** contenues dans le IV^e acte? — **3.** *Quelle relation y a-t-il entre le second et le premier de ces événements? — **4.** Quelle est la situation à la fin de cet acte? — **5.** *Montrez que la scène II de l'acte IV est complémentaire de la scène VI de l'acte III. — **6.** Distinguez les trois moments de la scène II de l'acte IV. — **7.** Qu'est-ce qu'un quiproquo? — **8.** Dans le quiproquo du début de la scène II, citez les expressions qui ont un certain sens dans la pensée de Valère et auxquelles le vieil Horace prête un sens différent. — **9.** *Quel est l'intérêt psychologique de ce quiproquo? — **10.** Quels mouvements et quels sentiments excite, **dans** l'âme de Camille et dans celle du vieil Horace, le récit du combat fait par Valère? — **11.** Quels sentiments exprime le vieil Horace dans la tirade qui fait suite **au récit du combat**? — **12.** Quel effet feront sur

l'esprit de Camille les exhortations du vieil Horace (scène III)? — **13.** *Montrez que le monologue de la scène IV est un monologue lyrique. — **14.** Quels sont les sentiments de Camille? — 1^o Dans la tirade comprise entre les vers 1195-1202. 2^o Dans la tirade comprise entre les vers 1203-1210. — **15.** *Montrez que les vers 1211-1238 résument toute l'action d'Horace vue par les yeux de Camille. — **16.** Quels sont les sentiments des deux personnages au début de la scène V? — **17.** Dans la première partie de la scène V (1251-1266) sur quel ton parle chacun des personnages? — **18.** A quel moment Camille jette-t-elle le masque? — **19.** *Quelle est la véritable raison pour laquelle Horace tue sa sœur? (v. 1319.) — **20.** Que nous apprennent les scènes VI et VII sur les sentiments d'Horace et de Sabine après le meurtre? — **21. Apprenez par cœur** les vers **1066, 1175, 1176, 1237-1238, 1278, 1376.**

ACTE V

1. Pourquoi le V^e acte est-il froid et languissant? — **2.** *Pourquoi admet-on généralement que le véritable dénouement de la pièce est réalisé à la fin de la scène V de l'acte IV? — **3.** *Pourquoi le V^e acte est-il, cepen-

dant, nécessaire? — **4.** Dans la scène I, comment le vieil Horace juge-t-il Camille et comment juge-t-il le geste meurtrier d'Horace? — **5. Comment Horace accueille-t-il les reproches de son père?** —

6. *Expliquez le charme des vers 143 5-1438. — 7. *Pour quelles raisons Corneille fait-il venir le roi dans la maison du vieil Horace? — 8. Pourquoi Valère veut-il se faire l'accusateur d'Horace? (scène 11.) 9. Quels sont les arguments de son réquisitoire? — 10. Comment Horace

y répond-il? — 11. *Pourquoi Sabine offre-t-elle sa vie? — 12. Citez et appréciez les arguments du plaidoyer du vieil Horace. — 13. Quelle est la sentence de Tulle? — 14. Était-elle prévue? Pourquoi? 15. Apprenez par cœur les vers 1411-1414, 1419, 1714.

QUESTIONS GÉNÉRALES

1. Qu'est-ce qu'une situation tragique? Montrez que la situation des Horaces et des Curiaces est éminemment tragique. — 2. Montrez comment, par le jeu des caractères d'Horace et de Camille, Corneille a préparé et expliqué le fratricide monstrueux du IV^e acte. — 3. Comment Corneille, dans *Horace*, a-t-il peint les mœurs romaines? — 4. *Compa-

rez, dans *Horace*, la beauté et l'intérêt dramatique des trois premiers actes et des deux derniers. — 5. Quelles situations dramatiques se correspondent dans *Horace* et dans *Le Cid*? — 6. Corneille a-t-il respecté la règle des trois unités dans *Horace*? — 7. *Citez des vers d'*Horace* contenant des antithèses et des vers frappés en maximes à la romaine.

SUJETS DE COMPOSITIONS FRANÇAISES PROPOSÉS AUX EXAMENS :

BACCALAURÉAT

1. — Richelieu écrit à Corneille pour le remercier de lui avoir dédié la tragédie *d'Horace*.
Bacc. Lyon.

2. — Vous semble-t-il qu'il y ait eu progrès chez Corneille entre *Le Cid* et *Horace*, et en quel sens ?
Bacc. Caen, 1930.

3. — Les tragédies *Horace* et *Polyeute*, malgré leurs différences profondes, offrent-elles des points communs où se révèle le génie de Corneille ?
Bacc. Paris, 1930.

4. — Commentez au moyen des pièces de Corneille que vous connaissez ce mot de La Bruyère sur notre grand tragique : " Il peint les Romains; ils sont plus grands et plus Romains dans ses vers que dans leur histoire. "
Bacc. Caen, 1925.

5. — Que pensez-vous du type du Romain tel que l'a peint Corneille ?
Bacc. Caen, 1928.

6. — Au moment où il tue sa sœur Camille, le jeune Horace s'écrie :
C'esl trop, ma patience à la raison fait place ;
Va dedans les enfers plaindre ton Curiace.

(Corneille, *Horace*, IV, 5.)
Comment expliquez-vous ces mots : " ...à la raison... " ? Il semble au premier abord que le jeune Horace obéisse à un mouvement de colère.
Bacc. Alger.

7. — Vous définirez le cornélianisme et vous illustrerez la définition par quelques exemples : Rodrigue, Curiace et Horace, Auguste, Polyeucte, Nicomède.
Bacc. Aix-Marseille, 1927.

8. — Les rôles des pères dans les tragédies de Corneille.
Bacc. Toulouse, 1931.

9. — En 1640, François Ogier, adversaire de la tyrannie des règles d'Aristote, écrit à Corneille pour le féliciter du succès du *Cid* et *d'Horace*, et lui expose quels avantages la tragédie trouverait à être affranchie des unités de temps et de lieu.
Bacc. Poitiers, 1931.

10. — Commenter le jugement de La Bruyère (parallèle de Corneille et Racine) : " Quelle plus grande tendresse que celle qui est répandue dans tout *Le Cid*, dans *Polyeucte* et dans les *Horaces* ?" •
Bacc. Caen, 1934.

11. — Distinguer dans le théâtre de Corneille l'intérêt historique et l'intérêt humain, d'après une ou plusieurs œuvres à votre choix.
Bacc. Toulouse, 1934.

12. — Commentez ce jugement de Brunetière sur Corneille : "Nous n'avons point affaire de lui pour nous apprendre à vivre, mais pour nous habituer au contraire à placer bien des choses au-dessus de la vie, et pour nous mettre, en quelque manière, dans cet état d'exaltation morale qui devient, avec l'occasion, le principe des grandes actions." Bacc. Montpellier.

13. — On a souvent opposé l'hellénisme de Racine à la prédilection de Corneille pour la grandeur romaine. Après avoir rappelé la conception de l'histoire dont témoigne le théâtre tragique de chacun des deux poètes, vous essaieriez de montrer dans quelle mesure cette opposition vous paraît justifiée, en vous appuyant sur des exemples précis, tirés des pièces que vous avez étudiées. Bacc. Dijon, 1931.

14. — Examiner ce jugement de Sainte-Beuve : "Aimer et préférer ouvertement Corneille... n'est-ce pas risquer, avec la grandeur et le sublime, d'aimer un peu la fausse gloire ? Celui qui aime passionnément Corneille peut n'être pas ennemi d'un peu de jactance." Bacc. Martinique, 1934.

15. — D'après les tragédies que vous connaissez, instituez un parallèle entre une héroïne cornélienne et une héroïne de Racine.

Bacc. Aix-Marseille, 1934.

BREVETS

1. — Apprécier ce jugement de Voltaire : Corneille a établi en France une école de grandeur d'âme. B. S. Tours.

2. — Fais ce que dois, advienne que pourra.

Montrez comment le théâtre de Corneille met cette maxime en action. B. S. Rouen.

3. — La Bruyère, après avoir dit que "ni le touchant, ni le pathétique n'ont manqué à Corneille", a ajouté : "Quelle plus grande tendresse que celle qui est répandue dans *Le Cid*, dans *Polyeucte* et dans les *Horaces* ?"

Vous essaieriez de dégager la tendresse dans une de ces tragédies et de la caractériser. B. S. Nantes.

4. — Des trois personnages qui dans la tragédie *d'Horace* incarnent le patriotisme, quel est celui que vous préférez et pourquoi le préférez-vous ?

B. E. Poitiers.

5. — Quelle tragédie ou comédie classique avez-vous vu représenter ou tout au moins avez-vous lue ? Racontez la représentation ou imaginez-vous-la ; décors, personnages, scènes principales, impression produite sur le public. B. E. Lille.

6. — D'après la ou les tragédies de Corneille que vous connaissez le mieux, essayez de montrer avec précision ce qu'il faut entendre par situation cornélienne, par *héros* cornélien. B. E. Toulouse.

TABLE DES MATIÈRES

Notice sur Corneille.	3
Notice sur <i>Horace</i>	5
Petit vocabulaire de la tragédie de Corneille.	6
Dédicace de Corneille à Monseigneur le Cardinal duc de Richelieu . . .	8
Examen d' <i>Horace</i> , par Corneille.	10
<i>Horace</i> , tragédie :	
Acte I	15
Acte II	26
Acte III	40
Acte IV.	51
Acte V.	65
APPENDICE.	78
Documents.	78
Questions sur <i>Horace</i>	82
Sujets de compositions françaises.	86

ILLUSTRATIONS

Frontispice de l'édition originale.	9
L'acteur Lafon dans le rôle d' <i>Horace</i>	31
Jeu de scène de l'actrice Rachel dans le rôle de <i>Camille</i>	55

Imprimé en FRANCE

BRODARD ET TAUPIN, Coulommiers-Paris. — 48377-XI-10-3446. Dépôt légal : n° 2606
le 4^e trimestre 1954.

CLASSIQUES ILLUSTRÉS VAUBOURDOLLE

SÉRIE SPÉCIALE VICTOR HUGO

DANS cette collection si répandue, une série spéciale a été consacrée à VICTOR HUGO, poète, romancier, auteur dramatique, mémorialiste et voyageur.

Établis par M. Philippe VAN TIEGHEM, professeur au Lycée Pasteur, ces ouvrages présentent les textes essentiels de V. Hugo dans leur diversité.

Chaque ouvrage de la liste ci-dessous donne :

- * Une chronologie de la vie et des œuvres de V. Hugo.
- * Une notice générale pour chaque recueil.
- * Une notice particulière pour chaque pièce.
- * Des notes abondantes au bas des pages.
- * Des illustrations documentaires.

La série des portraits figurant sur les couvertures constitue une iconographie complète du poète aux différents âges de sa vie.

15 volumes :

Odes et Ballades. Les Orientales	} I vol.	La Légende des siècles	} 2 vol.
Feuilles d'automne, Chants du Crépuscule	} I vol.	Derniers recueils	I vol.
		Hernani	I vol.
		Ruy Blas	I vol.
Voix intérieures. Les Rayons et les Ombres.	} I vol.	N.-D. de Paris	I vol.
		Les Misérables	2 Vol.
Châtiments	I vol.	Choses vues	x vol.
Les Contemplations	I vol.	Voyages	I vol.

Chaque volume in-16, 144 pages, illustré, couverture ornée d'un portrait en héliogravure.

CORNEILLE

ÉVÉNEMENTS HISTORIQUES	VIE ET ŒUVRES	ÉVÉNEMENTS LITTÉRAIRES
1585-1610. Henri IV.	1606. Naissance de Pierre Corneille.	1603. <i>Ariane</i> , de Hardy. 1605. <i>L'Écossaise</i> , de Montchrestien. 1609. Naissance de Rotrou. 1610-1619. <i>L'Astrée</i> , d'H. d'Urfé. 1617. <i>Pyrame et Thisbé</i> , de Th. de Viau. 1618-1652. L'Hôtel de Rambouillet. 1622. Naissance de Molière. 1625. Naissance de Thomas Corneille.
1610-1643. Louis XIII. 1624-1642. Ministère de Richelieu.	1628-1650. Corneille avocat à Rouen. 1629. <i>Mélite</i> . 1634. <i>La Suivante. La Place Royale</i> . 1635. <i>Médée</i> . 1636. <i>L'illusion comique</i> . — <i>Le Cid</i> .	1628. Mort de Malherbe. 1634. <i>Sophonisbe</i> , de Mairet. 1635. Fondation de l'Académie française. 1637. <i>Discours de la méthode</i> , de Descartes. — <i>Sentiments de l'Académie française sur le Cid</i> . 1639. Naissance de Racine.
1638. Naissance de Louis XIV.	1640. <i>Horace</i> . — <i>Cinna</i> .	
1643-1661. Régence d'Anne d'Autriche. Mazarin.	1643. <i>Polyeucte. La Mort de Pompée. Le Menteur</i> . 1645. <i>Rodogune</i> . 1646. <i>Héraclius</i> . 1650. <i>Don Sanche d'Aragon</i> . 1651. <i>Nicomède</i> . 1652. <i>Pertharite</i> . 1652-1659. Corneille se retire à Rouen. 1659. <i>Célope</i> . 1660. <i>Exumens et Discours sur la tragédie</i> .	1646. <i>Saint-Genest</i> , de Rotrou. 1650. Mort de Rotrou.
1648-1652. La Fronde.	1662. <i>Sertorius</i> . 1663. <i>Sophonisbe</i> . 1664. <i>Othon</i> . 1666. <i>Agésilas</i> . 1667. <i>Attila</i> .	1657. <i>La Pratique du théâtre</i> , de l'abbé d'Aubignac. 1659. <i>Les Précieuses ridicules</i> , de Molière.
1661-1715. Louis XIV. 1661-1683. Ministère de Colbert.	1670. <i>Tite et Bérénice</i> . 1671. <i>Psyché</i> (en collaboration avec Molière). 1672. <i>Pulchérie</i> . 1674. <i>Suréna</i> . 1684. Mort de Corneille.	1667. <i>Andromaque</i> , de Racine. 1669. <i>Britannicus</i> , de Racine. 1670. <i>Bérénice</i> , de Racine. 1673. Mort de Molière. 1678. <i>Le Comte d'Essex</i> , de Thomas Corneille. 1699. Mort de Racine.

